

JEAN BAUDEVILLE



# La Tragédie de Saint-Armel

en huit tableaux  
et en vers français  
représentée à Plo-  
ërmel de 1611 à 1790

---

IMPRIMERIE « LE PLOERMELAIS »  
A. GUÉNÉ, RUE DU BIGNON  
PLOERMEL (MORBIHAN)

---

12

(S. P. - Albat - Nov. 93)



JEAN BAUDEVILLE



# La Tragédie de Saint-Armel

en huit tableaux  
et en vers français  
représentée à Plo-  
ërmel de 1611 à 1790

IMPRIMERIE « LE PLOËRMELAIS »  
A. GUÉNE, RUE DU BÉNON  
PLOËRMEL (MORBIHAN)



Photo Hamon, Ploërmel.

Vieille statue de Saint-Armel  
vénérée dans l'Eglise Paroissiale

## LA TRAGÉDIE DE SAINT ARMEL

### PRÉFACE

La « *Tragédie de Saint Armel* » que nous offrons aujourd'hui à nos compatriotes, a été composée au début du XVII<sup>ème</sup> siècle par un prêtre Missire *Jean Baudville*, qui remplissait à Ploërmel les fonctions de maître d'école.

Dans l'intervalle des classes, il exerça ses élèves, et lorsque tout fut prêt, le jour de la fête de Saint Armel, 16 août 1611, il fit représenter son œuvre.

Cette représentation plut tellement aux Ploërmelais qu'il fut décidé qu'on la reprendrait tous les ans, et qu'elle serait le digne couronnement du « *Pardon de Ploërmel* ». Non seulement les enfants, les jeunes gens, mais aussi les bourgeois de la ville demandèrent à jouer un rôle, et ainsi commença une tradition que seule la Révolution française est venue interrompre.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle la tradition ne fut pas reprise. Peut-elle l'être au XX<sup>ème</sup> siècle ?

A nos compatriotes de répondre.

L. P.

## PERSONNAGES :

SAINT-ARMEL  
DISCIPLES DE SAINT-ARMEL.  
L'ARCHANGE RAPHAEL.  
LE ROI DE FRANCE.  
CONSEILLERS du roi de France.  
LE DUC DE BRETAGNE.  
CHEVALIERS BRETONS.  
HOMMES D'ARMES BRETONS.  
GUIBOURG, seigneur breton,  
VERDELET, courrier du roi de France.  
LE PROVOST, juge de la cour de France.

GUIPON }  
TAILLEFERT } archers français.

MAITRE CLÉMENT, valet du bourreau.  
L'AMI DE SAINT-ARMEL.  
UN MESSAGER du duc de Bretagne.

TOURNEVENT }  
TRANCHEMARÉE } matelots.

ARISTAN }  
GERVAIS }  
AOTOMIN } paysans bretons.  
COLIN }  
GAUTHIER }

L'AMOUREUX }  
TAMBOURIN } païens d'Armorique.  
PÉGASIS }  
MÉDUSE }

GUEUX, MENDIANTS, HOMMES D'ARMES,  
PAYSANS.

## EN INTERMÈDES

LE CIEL et L'ENFER

## PROLOGUE

Que Jésus-Christ, Messieurs, en faveur de Marie,  
Vous accorde le Ciel, au sortir de la vie,  
Et la grâce d'entendre, avec attention,  
Un sujet qui ne tend qu'à la dévotion ;  
D'entendre du grand Saint, patron de cette ville ;  
L'histoire mémorable, et d'autant plus utile,  
Que là-haut, dans les cieus, ce digne Confesseur,  
Auprès du Tout-Puissant est notre intercesseur.  
Ce grand Saint s'employa, toute sa vie mortelle,  
A livrer aux faux dieux une guerre cruelle :  
Sa vertu non pareille et son sublime esprit  
Attiroient tout le monde au Sauveur Jésus-Christ.  
Sa bouche ne s'ouvroit qu'à de divins oracles,  
Il brillait en tous lieux par de puissants miracles.  
Des obligations que nous devons à Dieu,  
La plus grande est d'avoir son chef en ce lieu.

Nous tenons pour certain qu'il était d'Angleterre.  
Il fit Dieu de ses biens le seul dépositaire,  
Et s'en vint demeurer ici proche, en un bourg,  
Qui lors appartenoit au bon Seigneur Guibourg.  
Il y lut l'Évangile avec tant d'énergie,  
Qu'il força nos parents de quitter leur folie :  
Enfin il reforma ce pays de façon,  
Qu'il sera désormais appelé de son nom.  
*Plo-Armel*, en effet, honorable assistance,  
C'est le *pays d'Armel* en la langue de France,  
C'est où mourut le Saint, d'où, par ordre d'en haut,  
Son corps, pour inhumer, fut conduit au Boschaud.  
Pour trancher court, Messieurs, je passe sous silence  
Les accueils que lui fit Childebert, roi de France.  
Je ne dis rien non plus des acclamations,  
Que donnèrent au Saint la France et les Bretons ;  
Car à quoi bon ferais-je une longue poursuite,  
De ce que vous saurez amplement dans la suite ?  
Commençons — Pour avoir quelque contentement,  
Il faut nous écouter très attentivement.

## PREMIÈRE JOURNÉE



## SCÈNE I

La cour du manoir d'Armel. — Armel paraît sur le seuil de sa maison.

ARMEL

*Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Etant persuadé que les biens de fortune  
Sont mille et mille fois plus changeants que la lune ;  
Parfaitement instruit que ce sont des liens  
Qui traînent en enfer la plupart des chrétiens ;  
Je veux, sans différer, je veux briser des chaînes  
Qui pourroient m'engager dans d'éternelles peines.  
J'ai prins, grâce à mon Dieu, la résolution  
De faire de mon bien la distribution ;  
Et veux, auparavant de sortir d'Angleterre,  
— Si je la connais bien, incharitable terre —  
Suffisamment pourvoir à la nécessité  
Des pauvres que j'y laisse en grande quantité,  
J'ai besoin, pour cela, d'avoir un homme sage,  
Qui dispose dûment de tout mon héritage ;  
Donnez m'en un, Seigneur, zélé pour vos saints lieux,  
Qui sache, selon vous, s'en acquitter le mieux.  
Seigneur, c'est votre affaire ; ayez soin qu'on y veille.

— Armel rentre dans sa maison ; au même moment trois mendiants paraissent à la porte de la cour.

## SCÈNE II

LES TROIS GUEUX

UN GUEUX, *chantant*

J'ai perdu ma bouteille,  
Et mon écuelle ;  
J'ai perdu ma bouteille,  
Et mon baril.

UN AUTRE GUEUX

Par mon serment ! je crois que n'en ès pas marri ;  
Car tu chantes. Viens çà ; dis-moi donc, je t'en prie,  
Comment t'en va depuis l'autre foire fleurie ?

LE PREMIER GUEUX

Je suis, comme tu vois, gai certes et content,  
Quoique je sois de tous le plus léger d'argent.  
Je trouve encor du pain ; mais vrai, sur ma parole,  
Je bats tout le pays sans trouver une obole.

LE DEUXIÈME GUEUX

Le trucheur, en ce temps, qui n'est pas un peu fin,  
Je puis t'en assurer, a quelquefois grand faim.  
A rien ne serviroient toutes nos promenades,  
Si nous ne faisons pas semblant d'être malades.  
Tantôt je feins avoir le mal, dit mal de Roi ;  
Tantôt je sens la fièvre et tremblotte de froid.  
Mais où vas-tu, courant ainsi tout hors d'haleine ?

LE PREMIER GUEUX

Mon ami, je pourchasse une très bonne aubaine ;  
Chez un prêtre je vais, qu'on m'a dit, en ce lieu,  
Ne jamais refuser rien, pour l'amour de Dieu.

UN TROISIÈME GUEUX

Allons-y vite pour faire après ripaille.

LE PREMIER GUEUX

Je ne veux pas qu'il vienne avec moi de canaille !

LE TROISIÈME GUEUX

Pour bien traiter les gens tu ne te gênes pas :  
Mais, si je te rencontre ailleurs...

LE DEUXIÈME GUEUX

Parlez plus bas ;  
Je vois venir vers nous cet ecclésiastique.

— Armel sort de sa maison ; les mendiants s'avancent vers lui, en feignant mille infirmités.

## SCÈNE III

ARMEL. — LES GUEUX

LE DEUXIÈME GUEUX

Saint homme, qui brûlez d'un zèle apostolique,  
Languissants et pressés d'une cruelle faim,  
Nous venons vous prier de nous donner du pain.

LE PREMIER GUEUX

Vous n'éconduirez pas ce boîteux qui vous prie,  
Au respectable nom de Saint Fiacre de Brie.

ARMEL

J'ai bien peur, mes amis, qu'en faisant un tel jeu,  
 Vous n'attiriez sur vous les vengeances de Dieu,  
 Je souhaite pourtant très fort qu'il vous pardonne,  
 Et c'est à cette fin que je vous fais l'aumône,

LE TROISIÈME GUEUX

Puissiez-vous des vrais biens, au Ciel être enrichi !

LE PREMIER GUEUX

Monsieur, ne croyez pas que nous ayons gauchi.

ARMEL

Vous êtes assez forts pour gagner votre vie.

— Armel sort de la cour.

## SCENE IV

## LES GUEUX

LE PREMIER GUEUX

Allons boire d'abord chaque un coup d'eau-de-vie,  
 Ensuite au cabaret.

LE DEUXIÈME GUEUX

— Combien t'a-t-il jeté ?

Avant que nous sortions, je veux qu'il soit compté.

LE TROISIÈME GUEUX

Tu n'auras pour cela nul besoin de me battre ;  
 Vois, j'ai trente-trois sols.

LE DEUXIÈME GUEUX

— Combien de deniers ?

LE TROISIÈME GUEUX

Quatre.

LE PREMIER GUEUX

C'est, je crois, à chacun, onze sols, un denier.

LE DEUXIÈME GUEUX

J'aurai le quatrième, ayant parlé premier.

LE PREMIER GUEUX

Tu pourrais bien plutôt avoir dessus l'oreille ;  
 J'aurai mon tiers, ou bien je prendrai la bouteille,

LE DEUXIÈME GUEUX

Par le ventre saint gris ! non, tu ne l'auras pas.

LE PREMIER GUEUX

Je te ferai sentir la force de mon bras.

LE DEUXIÈME GUEUX

Zeste !

LE PREMIER GUEUX

Tu veux savoir combien ma poigne pèse.

LE TROISIÈME GUEUX

Assommez-vous, marauds ! Bon jeu dont je suis aise !

— Le troisième gueux sort, emportant l'argent ; les deux autres cessent de se battre pour lui courir sus.

## SCENE V

## ARMEL. — L'AMI D'ARMEL

ARMEL

Vous m'avez jusqu'ici marqué trop de bonté,  
 Et je suis trop certain de votre probité,  
 Pour tarder désormais plus longtemps à vous faire  
 Des désirs de mon cœur ample dépositaire.  
 Je ne suis point assez, j'en conviens, résolu  
 Pour faire, en possédant tant de biens, mon salut.  
 Je vous les veux céder, et sortir d'Angleterre,  
 Pour aller en Bretagne, y vivre en solitaire.  
 Vous en disposerez, je suis sûr, justement,  
 Et je remets le tout à votre jugement.  
 Bien que je le destine aux pauvres, à l'Eglise,  
 Vous ferez néanmoins du tout à votre guise.

L'AMI

Pourquoi, mon cher ami, d'ici vous esquiver,  
 Vous pouvez en tout lieu, croyez-moi, vous sauver ;  
 Faut-il quitter les siens pour être en assurance ?

ARMEL

On n'a pour ses parents que trop de complaisance.

L'AMI

Mais, quand ils apprendront votre départ d'ici,  
 Doutez-vous que leur cœur ne soit en grand souci ?

ARMEL

Dois-je à Dieu, pour cela, tenir moins ma promesse ?

L'AMI

Je suis, mon cher ami, pénétré de tristesse.  
C'est donc dès aujourd'hui que nous nous écartons ;  
Mais ne pourriez-vous pas vous passer des Bretons ?

ARMEL

Souffrez qu'avant partir, ami, je vous embrasse.

L'AMI

Pour vous en détourner que faut-il que je fasse ?

ARMEL

Vos efforts seroient vains. Que vous sert de pleurer ?  
C'en est fait : Dieu m'appelle, il nous faut séparer.  
Ma volonté, surtout, soit par vous accomplie.

L'AMI

Pour en venir à bout, j'exposerois ma vie.

ARMEL

Vous me faites plaisir. De rechef, baisez-moi,  
Que je vous dise adieu pour la dernière fois.

L'AMI

Je ressens, à ce coup, une douleur extrême,  
Je perds, et pour jamais, la moitié de moi-même.

*Ils se séparent. Armel, en sortant, rencontre deux de ses disciples.*

## SCÈNE VI

ARMEL. — DEUX DE SES DISCIPLES

UN DISCIPLE

O Maître ! Souffrez-moi vous dire mon avis ;  
Vous ne faites pas bien de quitter vos amis.  
Et pour vous dire tout, en un mot, sans ambage,  
Vous ne sauriez passer, en le faisant, pour sage.

ARMEL

Heureux, si pour l'amour du Sauveur Jésus-Christ,  
Je passois pour un fol, pour un pauvre d'esprit.  
Mais non, ce qui nous rend à notre Dieu semblable,  
Ne saurait, dans le fond, nous rendre méprisable ;  
Et je ne connois pas de plus solide honneur,  
Que celui qui consiste à suivre le Seigneur.  
Puisqu'il n'a pas joui d'aucun bien sur la terre,  
Je ne dois pas jouir du mien en Angleterre ;

Et ne lui veux pas être en cela moins soumis,  
Que s'il m'en avait fait commandement précis.  
Je ne désire rien, sinon un oratoire,  
Où je puisse, sans bruit, conserver sa mémoire ;  
Où je sois, à l'écart, nuit et jour recueilli ;  
Et, sans plus retarder, je veux partir d'ici.

LE DISCIPLE

Maître, il me semblerait que vous n'avez que faire,  
De laisser pour cela jusques au nécessaire ;  
Et ne pourriez-vous pas, sans quitter votre bien,  
Sans quitter vos amis, être un parfait chrétien ?

ARMEL

On ne le peut, selon la sagesse suprême,  
Sans renoncer aux biens, aux amis, à soi-même :  
" Qui veut-être parfait, dit-elle, et m'écouter,  
" Doit vendre tous ses biens, et me les apporter. "  
Aussi mettrai-je aux mains des pauvres mes richesses,  
Dont quelqu'un s'est chargé de faire des largesses.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Je veux avecque vous être aussi moi d'accord,  
Maître. Où nous menez-vous, à quel hâvre, à quel port ?  
Où demeurerons-nous ? Répondez-moi, de grâce.

ARMEL

Ne vous inquiétez ni de lieu, ni de place :  
Suffit que nous soyons par Dieu même adressés,  
Partout où nous irons, nous serons bien placés.  
Marchons.

LE PREMIER DISCIPLE (*étendu sur le sol*)

Je ne saurais, Maître, je suis malade.  
Il faut bien que la mort m'ait donné l'estocade,  
Car je n'ai plus de force : au moins n'en ai-je pas  
Assez pour me tenir debout et faire un pas.

ARMEL

Voulez-vous recouvrer votre convalescence ;  
C'est en Dieu qu'il vous faut mettre votre espérance ;  
Vous n'avez seulement qu'à croire en sa bonté,  
Vous aurez retrouvé tantôt votre santé.

LE PREMIER DISCIPLE

Si vous vouliez pour moi faire quelque prière,  
Je serais, à coup sûr, délivré de misère.

ARMEL (*à genoux*)

O grand Dieu ! qui réglez jusqu'au plus haut des cieuz,  
C'est vers vous que j'élève et mes mains et mes yeux ;  
Regardez en pitié la cruelle torture,  
Dont souffre en ce moment votre humble créature ;  
Vous ne sauriez la voir en cette affliction,  
Sans vous laisser toucher à la compassion.

(Au disciple).

— Levez vous, et marchez.

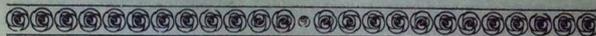
LE PREMIER DISCIPLE (*se relevant à l'ordre du Saint*)

Je renais à la vie.  
Maître, de tout mon cœur je vous en remercie.

ARMEL

Je n'ai de dominer sur vous aucun désir,  
Ainsi, si vous voulez me faire du plaisir,  
C'est de ne m'appeler désormais votre Maître ;  
Car je veux seulement votre compagnon être.  
Qui veut, au dernier jour, voir son Dieu, son Seigneur,  
Doit et fuir le plaisir, et rejeter l'honneur.

Ils se mettent en route.



## INTERMEDE



LE CIEL

DIEU

Venez çà, Raphaël, allez faire un message,  
Allez conduire Armel en son pèlerinage,  
Conduisez-le en Bretagne, il y va pour bourrer  
Le règne du démon, et m'y faire adorer.  
Dites-lui de ma part qu'il aura la victoire  
Sur tous les ennemis de mon nom, de ma gloire.

RAPHAEL

Vous serez obéi : je pars dans le moment,  
Afin d'exécuter votre commandement ;  
Monarque tout-puissant du Ciel et de la terre,  
Et que le démon même, en son enfer, révère,



## DEUXIÈME JOURNÉE



## SCÈNE I

## ARMEL ET SES DISCIPLES

Le soleil se lève à l'horizon, Armel et ses disciples reprennent le bâton de voyage.

ARMEL

*Laudate dominum, omnes gentes : laudate eum, omnes populi.*

Selon que je viens de vous dire en latin,  
Nous devons tous prier, du moins soir et matin.  
C'est un juste tribut dont toute créature  
Doit s'acquitter envers l'Auteur de la nature ;  
Et surtout, tout chrétien, croyez-moi, sans façon,  
Le doit à son Sauveur à titre de rançon.  
Certes, nous gémirions sous l'infâme esclavage  
Du démon, qui sur nous exerceroit sa rage,  
Qui se joûtroit, encore à présent, de nous tous,  
Si Jésus n'avoit pas daigné mourir pour nous,  
Et nous ne pouvons pas manquer, sans injustice,  
A le remercier d'un pareil bénéfice.

— Armel et ses disciples se mettent à genoux. — Pendant leur prière, une musique douce se fait entendre. — L'ange Raphaël apparaît.

## SCÈNE II

## RAPHAEL. — ARMEL ET SES DISCIPLES

RAPHAEL

Je suis un habitant de la sainte Cité,  
Vers vous directement ici-bas député  
De la part du Très-Haut, pour vous donner un gage  
Que vous réussirez dans tout votre voyage,  
Et qu'étant en Bretagne, en dépit des démons,  
Vous illuminerez de la Foi les Bretons.

ARMEL

Vous venez de me faire un récit incroyable,  
Monsieur, car je me sens tout-à-fait incapable  
De servir Jésus-Christ en hérault de la Foi,  
Et ne sus jamais moins si j'observe la loi.

RAPHAEL

Vous ne croyez donc pas que je suis un des Anges  
Qui, de Dieu, jour et nuit, entonnent les louanges.  
Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous porte à juger  
Que je suis imposteur, et non vrai messager ?  
Vous êtes, dites-vous, vous êtes très indigne  
D'être choisi de Dieu pour défricher sa vigne :  
Soit. Il ne vous revêt de cette dignité,  
Que pour vous avoir vu beaucoup d'humilité.  
Ne savez-vous donc pas que la Vierge Marie,  
Fut, pour la même raison, Mère de Dieu choisie ?

ARMEL

*Judicia Dei abyssus multa.*

Vous êtes admirable en vos œuvres, grand Dieu !  
Et vous ne nous laissez de douter aucun lieu.  
Je serois un ingrat, si, pour tant de merveilles,  
Je ne vous rendois pas des grâces non pareilles.  
Je vais, plus que jamais, tâcher de vous servir,  
Trop heureux, si je puis, en vous servant, mourir.  
Je sais bien que, sans vous, je ne saurois rien faire :  
Donnez-moi donc, Seigneur, le secours nécessaire.

RAPHAEL

Dieu vous protégera. Partout, n'en doutez pas,  
Vous ferez éclater la force de son bras :  
Il vous donne pouvoir sur toutes maladies,  
Pouvoir de retenir en enfer les furies ;  
Pouvoir d'ouvrir le Ciel à de pauvres payens ;  
Allez vite briser leurs fers et leurs liens.

ARMEL

Daignez m'accompagner, saint Ange, en cette voie.

LE PREMIER DISCIPLE

Je me sens plein d'ardeur, je suis comblé de joie.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Ah ! qu'il soit avec nous ! Je n'ai plus de chagrin,  
Je le suivrai, sans peur, le reste du chemin.

RAPHAEL

Je ne puis faire ici plus longue ma demeure,  
Jusqu'à revoir, Armel, à votre dernière heure !  
Apôtre des Bretons, adieu. Soyez béni  
Du Père tout-puissant, du Fils, du Saint Esprit !  
L'Ange Raphaël sort.

## SCENE III

## ARMEL ET SES DISCIPLES

LE PREMIER DISCIPLE

Qu'il fait bon servir Dieu ! C'est un maître fidèle !

LE DEUXIÈME DISCIPLE

En le servant, on gagne une vie éternelle.

ARMEL

Levons-nous promptement, amis, et nous hâtons  
Incessamment de tendre au pays des Bretons.  
Dieu m'ordonne d'aller y fonder son Eglise ;  
Prions-le de bénir cette haute entreprise,  
Et, lui-même, guider notre barque à bon port.

LE PREMIER DISCIPLE

J'aperçois l'Océan ; j'en vois du moins le bord.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Voilà des matelots là-bas, sur le rivage,  
Allons faire avec eux prix pour notre passage.

ARMEL

Messieurs, humble salut ! Pourroit-on vous sommer  
De nous passer tous trois au-delà de la mer ?

## SCENE IV

ARMEL, SES DISCIPLES, TOURNEVENT & TRANCHEMARÉE,  
matelots

Leur barque s'approche du rivage

TOURNEVENT, *de loin*

Comptez que vous aurez place en notre navire.

*Tournevent saute à terre ; il tire la barque avec un câble, pendant que Tranche-  
marée rame vers le bord. — Tournevent continue, en s'adressant à son  
compagnon :*

Est-ce donc tout de bon, ou bien est-ce pour rire ?

Ne veux-tu donc pas mieux me venir seconder ?

Rame plus promptement, et viens vite aborder.

TRANCHEMARÉE

Plaise à Dieu, qu'à ton tour, tu sentes même peine ;  
Je rame, tu le vois, jusqu'à perdre l'haleine.

TOURNEVENT

Prends-y garde ! Tu vas fracasser le vaisseau.

TRANCHEMARÉE

Paix ! tu m'échaufferas, à la fin, le cerveau.

ARMEL

Pourquoi n'êtes-vous pas en bonne intelligence ?

TRANCHEMARÉE

C'est que je ne saurois souffrir une insolence.

ARMEL

Nous voulez-vous tous trois, en un mot, transporter ?

TOURNEVENT

En doutez-vous encore ? Oui, vous pouvez entrer.

LE PREMIER DISCIPLE

Je crains fort de tomber malade en ce voyage.

ARMEL

Taisez-vous : c'est marquer avoir peu de courage.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

J'ai bien la mine, moi, d'avoir grand mal au cœur.

ARMEL

Vous devez, tous les deux, vous vouer au Seigneur.

TOURNEVENT

Nous avons le vent bon, je n'en fais point de doute :  
Aussi, facilement, ferons-nous cette route.

TRANCHEMARÉE

Si j'en suis cru, pourtant, nous nous disposerons

A jouer, si le vent tombe, des avirons.

Du reste, Tournevent, point de mélancolie,

Chante-nous, en allant, quelque chanson jolie.

TOURNEVENT

Je le veux ; mais avant j'ai besoin d'y penser,  
Tu n'as, en attendant, toujours qu'à commencer.

TRANCHEMARÉE (*chanté*)

On est souvent en guerre

Sur le ferme élément :

On n'y rencontre guère

Un vrai fidèle amant.

Pour bien aimer,

Faut être homme de mer :

Les matelots

Aiment au sein des flots.

TOURNEVENT

Approchez-vous, Mesdames,

Ne craignez pas les eaux,

Pour éteindre vos flammes :

Entrez dans nos vaisseaux.

Pour bien aimer,

Faut être homme de mer :

Les matelots

Aiment au sein des flots.

*La barque s'éloigne et disparaît pendant que les matelots chantent.*



## INTERMEDE

### L'ENFER

LUCIFER, BEELZÉBUTH, SATAN

LUCIFER

Haro ! diables cornus ! Haro ! double canaille !  
Vous ne faites du tout, à présent rien qui vaille !  
Armel est sur la mer ; il va chez les Bretons,  
Et les convertira, si nous ne l'arrêtons.  
Allons tous, s'il se peut, empêcher son passage,  
Et le mettre hors d'état de nous faire dommage.  
Ne souffrons pas qu'il passe. Ah ! c'est un ouvrier  
Qui s'en va, contre nous, faire tout varier.

BEELZÉBUTH

Voyons qu'a Lucifer ; c'est vraiment lui qui crie.

SATAN

Je gage que ce n'est que pure rêverie,  
Ne plus, ne moins ; allons vite lui demander.

BEELZÉBUTH

Monseigneur Lucifer, qu'avez-vous à gronder ?

LUCIFER

A gronder ! insensé ! Dis plutôt que j'enrage  
De voir qu'il nous faudra bientôt plier bagage :  
Nous n'avons désormais qu'à les enfers boucher,  
Si nous souffrons Armel en Bretagne prêcher.

BEELZÉBUTH

Pouvons-nous empêcher que le Fils de Marie  
Ne porte quelque atteinte à votre seigneurie ?

SATAN

Vous vous donnez en vain de si grands mouvements,  
Armel abordera, bon gré, malgré vos dents.

LUCIFER

Je ne suis pas encor réduit à l'impossible :  
Et pour vous en donner une preuve sensible,  
Vous êtes des puants, des gueux, des paresseux,  
Qui n'avez pas le cœur d'aller en aucuns lieux.  
Que n'allez-vous, tantôt dans quelque hôtellerie,  
Y faire succomber dedans l'ivrognerie ;  
Et tantôt dans les bals ; c'est où les jeunes gens  
Dilatent plus qu'ailleurs la porte de leurs sens !  
Vous n'êtes que des sots.

SATAN

De ce pas, pour vous plaire,  
Nous allons parcourir le circuit de la terre.

LUCIFER

J'entends avec plaisir ta résolution,  
Et te donne, en partant, ma malédiction.

BEELZÉBUTH

Je vais, grand Lucifer, je vais, sous vos auspices,  
Me servir, de mon mieux, de tous vos artifices.

LUCIFER

Je ressens à t'entendre un sensible plaisir,  
Va ; puisses-tu dans peu crever de déplaisir !  
Mais, avant tout, sur mer excitez un orage,  
Qu'Armel et son vaisseau fassent un prompt naufrage !

SATAN ET BEELZÉBUTH

Nous vous obéissons, maître ; vous allez voir !



## SCENE V

ARMEL, SES DISCIPLES, TOURNEVENT, TRANCHEMARÉE

La tempête est dans toute sa force : La barque, ballottée par les flots, est prête à sombrer. — La nuit tombe tout-à-coup.

TOURNEVENT

Vous pouvez, mes amis, aisément concevoir,  
Que si Dieu d'un tel vent ne calme la furie,  
Nous sommes en danger de perdre tous la vie.

TRANCHEMARÉE

Nous ne pouvons courir un plus pressant danger ;  
C'est fait de nous, si Dieu ne vient nous dégager.  
Le Ciel est tout couvert ; on ne voit nulle étoile ;  
Le vent est excessif ; vite abattons la voile.

LE PREMIER DISCIPLE

Pourquoi m'avez vous fait avec vous embarquer ?

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Nous périrons ici, nous n'y pouvons manquer.

ARMEL

Hommes de peu de foi, faut-il perdre courage ?  
Dieu saura, croyez-moi, dissiper cet orage.

Le saint se prosterne à deux genoux.

Daignez, mon doux Sauveur, regarder en pitié  
Notre pauvre vaisseau, brisé presque à moitié.  
Vous nous voyez, mon Dieu, par malice du diable,  
Réduits en cet état tout-à-fait pitoyable.  
Voudriez-vous, Seigneur, souffrir que le démon  
Nous empêchât d'aller publier votre nom ?

DIEU (*personnage invisible*)

J'ai d'Armel entendu la fervente prière,  
Va, Michel, promptement, le tirer de misère.

SAINT MICHEL (*personnage invisible*)

Monarque tout-puissant, vous serez obéi.

Un chœur d'anges invisibles chante :

« *Gloria in excelsis Deo.* »

SAINT MICHEL (*toujours invisible*)

De par le Dieu du Ciel, retirez-vous d'ici,  
Esprits impurs ; rentrez au centre de la terre ;  
Vous n'avez en ce lieu droit de faire la guerre.

La tempête cesse ; le soleil reparait ; la barque reprend paisiblement sa marche sur une mer calme et tranquille. — Le chœur des Anges chante :

« *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* »

TOURNEVENT

Vous ne pouviez pas plus, Prêtre, nous obliger ;  
Vous nous avez tirés d'un terrible danger.

ARMEL

Vous ne devez de moi faire aucune mémoire,  
Vous devez à Dieu seul rapporter toute gloire ;  
Et vous n'avez été si longtemps dans l'ennui  
Que pour avoir manqué de confiance en lui.

TRANCHEMARÉE

Nous finissons enfin, sans mal, notre carrière,  
Grâces à Dieu, saint Prêtre, et à votre prière.  
Nous sommes arrivés au port de Penohen.

ARMEL

Au nom du Père, et Fils, et Saint-Esprit. Amen.

TOURNEVENT

Je ne me souviens pas, depuis bien des années,  
Avoir donné passage à personnes mieux nées.  
Vous avez su, Monsieur, si bien mon cœur gagner,  
Que je ne puis de vous, sans regret, m'éloigner.

TRANCHEMARÉE

C'est un charme que d'être en votre compagnie ;  
Vos paroles ne sont que paroles de vie.  
Nous étions, à coup sûr, ensevelis dans l'eau.  
Si vous n'aviez prié pour nous sur ce vaisseau.

ARMEL

Dieu ne manque jamais de nous être propice,  
Quand nous faisons état de suivre son service.

TOURNEVENT

Vous pouvez du vaisseau sortir présentement.

ARMEL

Nous vous devons avant donner votre paiement.  
Vous prendrez, s'il vous plaît, ce modique salaire.

TRANCHEMARÉE

Vous ferez seulement pour nous quelque prière,  
Saint Prêtre, c'est ce que grandement nous prisons.

ARMEL

Vous aurez sûrement part en mes oraisons.

TOURNEVENT

Je voudrais, de bon cœur, vous rendre autre service.

LES DEUX DISCIPLES

Que pour votre retour Jésus vous soit propice !

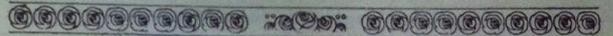
TRANCHEMARÉE

Ainsi soit-il ! Messieurs, nous vous disons adieu.

ARMEL

Partez, mes bons amis, sous la garde de Dieu !  
 Qu'il éloigne de vous le gros temps, le tonnerre,  
 Et vous fasse, en santé, regagner l'Angleterre !

La barque s'éloigne à force de rames. — Armel et ses Disciples gravissent la falaise, et disparaissent derrière un rocher.



## TROISIÈME JOURNÉE



## SCÈNE I

Un manoir du duc de Bretagne, sur le bord de la mer

UN MESSAGEUR DU DUC (1)

Je viens tout maintenant d'apprendre pour certain  
 Qu'un vaisseau d'Angleterre a paru ce matin,  
 N'auroit-il pas dessein de piller notre terre ?  
 Je vais donner au Duc avis de cet affaire,  
 Afin que, renforçant partout les garnisons,  
 Il mette en sûreté ses villes, nos maisons.  
 C'est un prince qui sait ce que c'est que police.

## SCÈNE II

LE DUC DE BRETAGNE, LE MESSAGEUR, CHEVALIERS BRETONS

LE MESSAGEUR

Protecteur du pays, fauteur de la justice  
 Puissiez-vous à jamais vivre dans la santé,  
 L'abondance, la joie et la prospérité !

LE DUC

N'as-tu rien de nouveau, messageur, à me dire ?

LE MESSAGEUR

On a vu ce matin aborder un navire.

LE DUC

Ne me diras-tu point de quel endroit il est ;  
 Si c'est un Espagnol ou si c'est un Anglais ?

LE MESSAGEUR

On m'a dit qu'il avait l'enseigne d'Angleterre.

(1) Cette intervention du Duc de Bretagne est un anachronisme de l'auteur. A l'époque de Saint-Armel, le Duché de Bretagne n'existait pas.

LE DUC

Mais pour quelle raison ont-ils mis pied à terre ?  
Ne manque pas d'aller du tout bien t'assurer,  
Et reviens de ce pas m'en acertiorer.

LE MESSAGEUR

Vous en aurez, dans peu, nouvelle très-certaine.  
*Le messageur sort.*

LE DUC (*Aux chevaliers*)

C'est inutilement qu'ils ont pris cette peine :  
Je ne conseille pas à Messieurs les Anglois  
De nous vouloir ici prescrire aucunes lois.  
Ils se repentiroient fort de leur insolence,  
Nous les repousserions, sans doute, d'importance.

UN CHEVALIER

J'ose dire, grand Duc, que vous êtes trop doux,  
J'irois fondre sur eux, si j'étois que de vous.  
Que n'en réprimez-vous une fois l'insolence,  
Vous leur donnez du cœur par votre patience.

UN AUTRE CHEVALIER

Il faut, à mon avis, d'abord les harceler ;  
Peut-être cela seul les fera reculer.

LE DUC

Le messageur venu, je prendrai mes mesures.

LE SECOND CHEVALIER

Moins vous différerez, plus elles seront sûres.

## SCENE III

LE DUC, LES CHEVALIERS, LE MESSAGEUR

LE MESSAGEUR

Puissant prince, j'ai fait votre commission ;  
Je me suis informé, dans la perfection,  
Si vous aviez sujet d'appréhender ces hôtes,  
Que le navire anglois a mis dessus vos côtes,  
Des personnes d'honneur, et très dignes de foi,  
M'ont dit que c'est à tort qu'on prendroit de l'effroi ;  
Qu'ils ne sont pas venus au pays pour mal faire,  
Mais pour l'illuminer d'une foi salutaire ;  
Pour y saper le culte insensé des faux-dieux,  
Y subroger celui du seul Dieu, Roi des cieux ;  
Qu'au lieu d'avoir dessein de nuire au territoire,  
L'un d'eux vient lui donner une nouvelle gloire.

LE DUC

Ainsi, mes chevaliers, tout n'est donc pas perdu.  
Bonjour ; je suis ravi de t'avoir entendu.  
N'allons pas, loin de nous, écarter la lumière.

LE PREMIER CHEVALIER

Le soleil, jusqu'ici, ne vient pas d'Angleterre.  
On a vu, du manteau de la dévotion,  
Trop souvent se couvrir un chef de faction.

LE SECOND CHEVALIER

Les Anglois sont toujours ennemis de la France,  
Et des Anglois aussi je suis en défiance.  
Que Dieu fasse tomber le feu du ciel sur moi,  
Si je suis assez sot de leur ajouter foi !

*La scène change après que le Duc et sa suite sont rentrés dans le manoir. —  
Une salle du palais du roi de France.*

## SCENE IV

LE ROI DE FRANCE ET SES DEUX CONSEILLERS

LE ROI

Etant roi, grâce à Dieu, du royaume de France,  
Qui ne se peut régir sans beaucoup de prudence,  
Je veux avoir un prêtre, avoir un saint docteur,  
Qui soit capable d'être en tout mon directeur ;  
Qui, selon les canons, règle ma conscience,  
Et supplée au défaut de mon insuffisance ;  
Qui me dise, sans fard, rapport à mes Etats,  
Ce que j'en dois tirer, ce que je n'en dois pas ;  
Qui me puisse tenir lieu d'oracle sur terre,  
D'où j'apprenne à laisser, ou soutenir la guerre,  
Et qu'il soit de roture, ou bien d'extraction,  
Il n'importe, s'il a de l'érudition.  
Pourvu qu'il soit prudent et qu'il soit un saint homme,  
J'en ferai le plus grand, après moi, du royaume.

LE PREMIER CONSEILLER

De tout temps on a vu ce royaume fleurir ;  
Vous ne le laissez pas dessous vous se flétrir.

LE ROI

Comptez, mes conseillers, que je veux faire en sorte  
Que mon règne, dessus tous les règnes, l'emporte.

LE PREMIER CONSEILLER

C'est certes projeter, Sire, royalement.

LE SECOND CONSEILLER

Dieu veuille seconder ce royal sentiment.

## SCENE V

LE ROI, SES CONSEILLERS, VERDELET (courrier du Roi)

LE ROI

Viens ici, Verdelet, viens, serviteur fidèle,  
 Il s'agit aujourd'hui de signaler ton zèle.  
 Il me faut un saint prêtre, un accompli docteur,  
 Qui me puisse servir de fidèle tuteur.  
 Si tu n'en pouvois pas rencontrer sur ma terre,  
 Te fallût-il courir par toute l'Angleterre,  
 Va. Pars incessamment, ne reviens point, enfin,  
 Sans m'amener un prêtre, un homme tout divin.

VERDELET

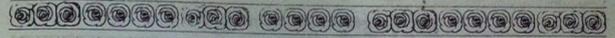
Malgré le plus fâcheux, le plus terrible orage,  
 Je ferai volontiers, grand Roi, votre message ;  
 Aussi ne doutez pas que, si beau temps faisant,  
 Je n'aie exécuter vos ordres dans l'instant.

LE ROI

Marche, sans m'étourdir davantage l'oreille.

VERDELET

Tout-à-l'heure, grand Roi. (*A part*) Voyons si la bouteille  
 Que j'ai mise en ma poche, en partant, ce matin,  
 Ne contient point encore un coup de son bon vin.



## QUATRIÈME JOURNÉE

## SCENE I

ARMEL ET SES DISCIPLES

En Bretagne. — D'un côté, une petite chapelle dans les bois ; de l'autre, un temple payen et une villa romaine.

ARMEL

Etant bien résolu d'habiter en ce lieu,  
 Selon, comme je crois, le bon plaisir de Dieu,  
 Pour vaquer sans obstacle à son divin office,  
 Il faut nous procurer, à l'écart, quelque hospice.  
 Si je me voue enfin au salut du payen,  
 Ce sera sans cesser de m'appliquer au mien.

LE PREMIER DISCIPLE

Il faut bien qu'un chacun de nous vous obéisse,  
 Comme à son Père - Maître obéit un novice.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Vous n'avez qu'à régler tout comme il vous plaira,  
 Personne de nous deux ne vous contredira.

ARMEL

Allons nous adresser à Dieu dans la prière,  
 Allons lui demander notre pur nécessaire :  
 S'il nous le veut donner, son saint Nom soit béni !  
 Sinon, ne plus ne moins, confessons Jésus-Christ.  
 Plus nous partagerons, ici-bas, ses souffrances  
 Plus nous aurons, là-haut, part à ses récompenses.

LE PREMIER DISCIPLE

Je ressens de vous suivre un très ardent désir.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Je m'en fais, par avance, un sensible plaisir.

ARMEL

Près d'ici j'aperçois une sainte chapelle,  
 Allons y prier Dieu d'animer notre zèle.

## SCÈNE II

L'AMOUREUX, TAMBOURIN, PÉGASIS, MÉDUSE  
Ils sortent du temple payen

L'AMOUREUX

Qu'en dis-tu, Tambourin, peut-on d'ici sortir,  
Sans passer quelque temps à nous y divertir ?  
De toutes tes chansons dis-nous la plus jolie,  
Pour égayer un peu toute la compagnie :  
Nous sommes en humeur de prendre du plaisir.

TAMBOURIN

Laquelle voulez-vous ? Vous n'avez qu'à choisir.

PÉGASIS

Commandez-lui, mon cœur, qu'absolument il dise  
Celle que je trouvois, l'autre soir, à ma guise.

L'AMOUREUX

Tu me donnerais donc un baiser amoureux ?

PÉGASIS

Je vous en donnerai, mon cher ami, bien deux.

MÉDUSE

Si vous faites ainsi tous les deux seuls la fête,  
J'aurai, je vous promets, bientôt mal à la tête.  
En vérité, ceci me paraît fort charmant !  
Seulement à Madame on fait le compliment :  
Voilà bien des façons ! Dût-elle être marrie,  
Commencez, Tambourin, à votre fantaisie.

PÉGASIS

Ma cousine a, je crois, perdu sa bonne humeur,  
De me voir aussi près qu'elle de votre cœur.

L'AMOUREUX

Fi donc ! ne soyez pas entre vous ennemies,  
Vous m'êtes toutes deux également amies.

MÉDUSE

Vous l'aimez mieux que moi : pour sotté que je sois,  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

PÉGASIS

Vous aurez beau me faire au continu la mine,  
Je n'en serai pas moins votre chère cousine.  
Folle qui se remplit le cerveau de souci !  
Je ne suis pas d'humeur d'en prendre, Dieu merci !  
Tant l'homme vaut, dit-on, tant vaut aussi sa terre.  
Quand on a nul dessein que de chercher à plaire,  
Il est permis, je crois, de se bien agencer,  
De fréquenter les bals, d'y rire et d'y danser.

TAMBOURIN

Pégasis a dit vrai : je tiens pour hors de doute,  
Qu'on peut rire et danser quand on n'a pas la goutte.

PÉGASIS

Fait-on mal à personne en se divertissant ?

L'AMOUREUX

Pour moi, je sors du bal toujours fort innocent ;  
Je ne tends qu'à chasser loin de moi la tristesse,  
Qu'à passer, le moins mal que je puis, ma jeunesse.

TAMBOURIN

Vous avez un peu trop de sérieux,  
A votre âge, Méduse, il faut de la gaieté.

MÉDUSE

Vous êtes, Tambourin, peu physionomiste :  
Je n'ai pas moins d'amour pour vous, si je suis triste.

L'AMOUREUX

Voyez, ma Pégasis, qu'un sérieux maintient  
Ote de l'agrément au plus doux entretien.

TAMBOURIN, (à part)

C'est un commun dicton que, qui refuse, muse ;  
Je vais conséquemment m'attacher à Méduse.

L'AMOUREUX (à Tambourin et Méduse qui s'éloignent)

Ne cesserez-vous donc pas enfin de raisonner ?  
De grâce, Tambourin, commence de sonner.

Tambourin prélude sur son instrument, et joue l'introduction d'un air de danse.  
Armél et ses disciples sortent de l'oratoire.

## SCÈNE III

ARMEL, SES DISCIPLES, L'AMOUREUX, TAMBOURIN,  
PÉGASIS, MÉDUSE

LE PREMIER DISCIPLE

Qu'est-ce que j'entends là ?

LE DEUXIÈME DISCIPLE

C'est une symphonie.

ARMEL

On ne sauroit assez déplorer la manie  
De gens qui, pour jouir d'un plaisir d'un moment,  
S'exposent à tomber dans l'éternel tourment.  
Ils ignorent combien dangereuse est la danse ;  
Nous allons leur en faire un cas de conscience.

Il se rapproche des groupes de danseurs.

Qui veut, mes bons amis, n'être pas libertin,  
N'a qu'à bien réfléchir sur sa dernière fin ;  
Qu'à méditer combien subiront de supplices,  
Ceux qui passent ici leurs jours dans les délices.  
Autant souffrira-t-on, en enfer, de tourments,  
Qu'on aura pris ici de divertissements.  
L'épouvantable cri des démons en furie,  
Mesdames, punira votre galanterie :  
Vous, Messieurs, en enfer, vous boirez du venin  
Pour avoir sans mesure, ici-bas, bu du vin.  
Croyez-moi, je ne dis qu'une vérité pure,  
Qu'on lit, à chaque page, en la sainte Ecriture.

PÉGASIS

Bon pour en faire accroire à de petits garçons,  
Qui se laisseroient prendre en guise de poissons !  
Pour moi, je veux danser, attendant l'aventure,  
Que prédit, dites-vous, votre sainte Ecriture.  
Nous nous divertirons, malgré vous et vos dents,  
Vous n'avez qu'à sortir avec vos deux pédants.

L'AMOUREUX

Vous ferez sagement de vous en aller vite,  
Ou vous serez traité selon votre mérite.  
Etes-vous un si grand ami de Lucifer,  
Pour nous venir ainsi menacer de l'enfer ?

ARMEL

Vous ne manquerez pas de voir votre folie,  
Sitôt que vous serez sortis de cette vie ;  
Mais vous éprouverez un déplorable sort,  
Si vous ne la voyez auparavant la mort.

L'AMOUREUX

Voulez-vous vous tirer sans aucun coup de presse ?  
Dansez avecque nous ; prenez une maîtresse.

ARMEL

J'aurois, en vérité, bien bon air de danser,  
Moi qui dois, par état, y faire renoncer !  
Vous avez trop dansé le saint jour du Dimanche,  
Pour n'appréhender pas que Dieu ne s'en revanche.

L'AMOUREUX

Espérez un moment, Méduse, il dansera,  
Et, si vous le voulez même, il vous mènera.

ARMEL

Vous êtes sur le point d'avoir votre sentence,  
Ne différez donc plus à faire pénitence.

L'AMOUREUX

Laquelle est de ces deux plus belle, à votre sens ?

MÉDUSE

Fi ! ne voyez-vous pas qu'ils sont exempts de sens !

ARMEL

Dissipez, o mon Dieu ! cet aveuglement d'âmes !

TAMBOURIN

Sommes-nous criminels pour fréquenter ces dames ?  
Vous ne le direz pas sans passer pour rêveur,  
Vu que les mieux sensés recherchent leur faveur.

ARMEL

Si vous saviez combien elles ont d'artifices,  
Vous les éviteriez comme des précipices.

L'AMOUREUX

C'est bon pour le discours ; si vous aviez pourtant  
Quelque belle à l'écart, vous passeriez le temps.

ARMEL

Etant mal affecté, vous jugez mal des autres.

TAMBOURIN

Vous jasez un peu trop, diseur de patenôtres.

PÉGASIS

Ne pourrions-nous d'ici jamais les expulser ?

MÉDUSE

J'irois, si je pouvois, moi seule les chasser.

LE PREMIER DISCIPLE

Comme ils sont attachés à leur méchante vie !

ARMEL

Ils se repentiront d'une telle folie.

*Armel et ses disciples font quelques pas pour se retirer.*

TAMBOURIN

Ils vont, je gagerois, s'entretenir de nous.

L'AMOUREUX

Et que me font, à moi, les critiques des fous !

PÉGASIS *(à Armel et aux disciples)*

Adieu, Gaultier !

MÉDUSE

Adieu, Gilles !

TAMBOURIN

Adieu, Guillaume !

Allez-va du psautier dire le plus long psaume !

ARMEL

Il revient sur ses pas, et dit d'une voix grave et triste :

Comment souffrirez-vous les horribles tourments,  
Que vous vous attirez par vos déportements ?

PÉGASIS (*en riant*)

Adieu, Gaultier !

MÉDUSE

Adieu, Gilles !

TAMBOURIN

Adieu, Guillaume !

Venez-çà, nous allons tous jouer à la paume.

Armél et ses disciples disparaissent.

## SCENE IV

L'AMOUREUX, TAMBOURIN, PÉGASIS, MÉDUSE

L'AMOUREUX

A peine sauroient-ils prescher aux seuls paysans,  
Ils ne sont tous les trois que de bons innocents.

TAMBOURIN

Malgré leur air dévot, ils m'ont tous trois la mine  
De vuidier, aussi bien qu'aucun, une chopine.

PÉGASIS

J'oserois assurer, qu'entre le chat et eux,  
Ils ne font point au sexe un visage piteux.

MÉDUSE

Si nous leur avons fait la moindre violence,  
Nous aurions vu tomber cet air de pénitence.

L'AMOUREUX

Que j'étois las d'ouïr toutes leurs fictions ;  
Sonne-nous, Tambourin, afin que nous dansions.

TAMBOURIN

J'ai, par ma vertu ! j'ai grand mal à la poitrine,  
Il me faut avaler avant ma médecine.

PÉGASIS

Tambourin sent toujours en dedans un levain,  
Qui le fait d'heure en heure avoir besoin de vin.

MÉDUSE

Si vous ne lui donnez incessamment à boire,  
Vous verrez qu'il n'aura ni force, ni mémoire.

TAMBOURIN

Hippocrate, à mon sens, n'était qu'un assassin,  
Vive le seul Bacchus, c'est le vrai médecin !  
Je vous jure, et, ma foi, vous n'avez qu'à me croire,  
Qu'un pot de vin vaut mieux qu'un tonneau d'eau de Loire.

L'AMOUREUX

Encore un branle-double, après quoi tu boiras.

TAMBOURIN

Je ne puis plus lever, tant j'ai soif, un seul bras !

L'AMOUREUX (*Il donne sa bourse à Tambourin*)

N'es-tu pas rétabli par ces deux bonnes dragmes ?

TAMBOURIN

Si fait ; mais il vaut mieux faire chanter ces dames.

L'AMOUREUX

C'est bien dit : Pégasis, dites une chanson.

PÉGASIS

Laquelle ?

L'AMOUREUX

A votre choix, sans aucune façon.

Pégasis chante une chanson mondaine, sur la fin de laquelle Saint Armel intervenant avec ses disciples qui chantent une chanson spirituelle, les quatre libertins prennent précipitamment la fuite.

## SCENE V

ARMEL ET SES DEUX DISCIPLES

ARMEL (*avec tristesse*)

Si, par quelque accident, Dieu n'arrête leur course,  
Ils s'en vont s'achever de perdre sans ressource.  
Quand je pense au mépris qu'ils font du Créateur,  
Je ne me soutiens pas, tant j'ai de pesanteur,  
Je voudrais qu'on me fit endurer la mort même,  
Pourvu qu'on adorât cette Beauté suprême.  
Ces pauvres malheureux ignorent les dangers  
Qu'ils courent, en cherchant des plaisirs passagers.  
Vous avez épuisé pour eux toutes vos veines,  
Perdront-ils donc, Seigneur, le fruit de tant de peines ?

LE PREMIER DISCIPLE

Les voilà dans un grand labyrinthe d'erreur.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Ils n'en sortiront pas sans beaucoup de terreur.

ARMEL

Bien souvent, un oiseau redouble son ramage,  
 Au moment qu'un chasseur médite son dommage ;  
 En quoi, s'il est à plaindre, il n'est pas à blâmer,  
 Car, il ne savoit pas qu'il fallût s'alarmer.  
 Mais un homme qui court aux éternels supplices,  
 Après qu'on l'a sommé d'abandonner ses vices,  
 Est contraint, malgré lui, de se donner le tort,  
 Sans qu'on soit obligé de déplorer son sort.  
 D'un semblable pécheur les désobéissances  
 Méritent trop, mon Dieu, vos terribles vengeances !  
 Je n'ose vous prier, que pour votre saint Nom,  
 De daigner les tirer des griffes du démon.  
 Si vous les condamnez au plus léger supplice,  
 Vous les verrez, Seigneur, déposer leur malice :  
 Vous les verrez, Seigneur, embrasser votre loi,  
 Vous marquer leur douleur, leur amour et leur foi.

## SCENE VI

ARMEL ET SES DISCIPLES, L'AMOUREUX (*devenu lépreux*),  
 PÉGASIS

Le débauché des scènes précédentes a été miraculeusement frappé de la lèpre. Il marche triste et la tête baissée, lorsqu'il aperçoit Pégasis, qui jette, en le reconnaissant, un cri d'horreur.

LE LÉPREUX

Je viens, dans le moment, d'être de lèpre atteint  
 L'épouvantable mal ! le malheureux destin !

PÉGASIS

Je vous veux désormais, pour votre maladie,  
 Plus soigneusement fuir qu'on ne fuit l'incendie.

LE LÉPREUX

Faudra-t-il donc cesser d'être vo're amoureux ?

PÉGASIS

Oui, oui ! retirez-vous ; vous n'êtes qu'un lépreux.

LE LÉPREUX

Je me vois obligé de vivre en solitude,  
 Et c'est ce que je crains plus que la servitude ;  
 Je perdrai, vous perdant, mon unique bonheur.

PÉGASIS

Bonjour ! Il n'est plus temps de me combler d'honneur.

Pégasis s'enfuit. Le lépreux continue son monologue, sans voir Armel et ses disciples.

## SCENE VII

ARMEL, SES DISCIPLES, LE LÉPREUX

LE LÉPREUX

Dieux ! votre bras sur moi s'est bien appesanti !  
 Je n'ai plus de vigueur, de goût, ni d'appétit ;  
 Je ressens une soif qui ne se peut éteindre :  
 La soif seule me rend extrêmement à plaindre.  
 Mais ce qui met le comble à mon fatal destin,  
 C'est que j'ai follement dépensé mon butin.  
 A présent que je suis couvert de ladroterie,  
 J'avoue avoir donné dedans la rêverie :  
 Car si je n'avois pas tant les dames hanté,  
 Je ne me verrois pas à la mendicité.  
 Est-il quelqu'un qui soit plus malheureux sur terre ?  
 Moi, si riche autrefois, réduit à la misère,  
 N'ayant ni sol, ni maille, il faut, faisant chemin,  
 Que j'aïlle, de ce pas, tendre aux passants la main !  
 Ce me semble, je vois là-bas une personne :  
 Je vais lui demander humblement son aumône.

Il s'approche de Saint-Armel.

Monsieur, ayez pitié de ce pauvre lépreux,  
 Réduit dans un état tout des plus malheureux.  
 Je suis, non seulement, frappé de ladroterie,  
 Mais encore enfoncé dedans la gueuserie.  
 Si vous ne voulez pas que je meure à vos yeux,  
 Donnez-moi, s'il vous plaît, à boire au nom des dieux.

ARMEL

Au nom du seul vrai Dieu, je n'éconduis personne ;  
 Mais je ne fait jamais au nom des dieux l'aumône.  
 Avant de vous donner, je serois curieux  
 De savoir si, de cœur, vous croyez plusieurs dieux ?

LE LÉPREUX

Il faut bien ; car un Dieu serait-il, seul, capable  
 De conserver partout un si grand monde stable ?

ARMEL

Si vous n'ouvrez les yeux à ce pauvre lépreux,  
 Seigneur, il va se rendre à jamais malheureux.  
 Par vous seul, on parvient à votre connaissance,  
 Faites encore voir votre ancienne clémence :  
 Suffit que vous couliez quelque grâce en son sein,  
 Pour qu'il soit, à l'instant, de corps et d'âme sain.

LE LÉPREUX

Donnez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, un coup à boire :  
Je trépassé de soif. N'ayez nulle mémoire  
De ce que je vous dis, ici, ces jours passés ;  
J'étois fol, et j'étois avec des insensés.

ARMEL

Etiez-vous donc de ceux qui, pleins d'extravagance,  
Profanoient le saint jour par une folle danse ?  
Sachez, mon cher ami, que votre infirmité  
Est la punition de votre impiété.  
Mais ceux que vous aviez avec vous pour escorte.  
Où sont-ils ?

LE LÉPREUX

Ils sont tous affligés de la sorte.

ARMEL

Vous n'êtes affligés, je vous en donne avis,  
Que pour avoir tourné mes discours en mépris ;  
Que pour avoir passé le Dimanche et les Fêtes,  
Sans crainte du Seigneur, moins en hommes qu'en bêtes.  
Vos péchés méritoient un plus dur châtement,  
Sans doute, vous deviez périr dans le moment.  
Vous saurez, mon ami, que pour une risée,  
Faites mal à propos au prophète Elisée,  
Autrefois, en Béthel, deux ours, à belles dents,  
Déchirèrent, par Dieu, plusieurs petits enfants.

LE LÉPREUX

Il faut que votre Dieu soit un Dieu bien sévère,  
Que de faire mourir pour cause si légère,  
Les nôtres, à coup sûr, n'ont point de tels moments ;  
Loin de nous accabler de quelques châtements,  
Ils nous donnent toujours au jeu nos places franches,  
Et n'empêchent jamais de danser les Dimanches.

ARMEL

Si Jésus vous avoit ouvert un peu les yeux,  
Vous auriez du mépris, de l'horreur pour vos dieux :  
Au moins ne pourriez-vous leur donner des louanges,  
Qu'on ne doit qu'au seul Roi des hommes et des Anges.

LE LÉPREUX

Comptez qu'on ne sauroit mal parler de nos dieux,  
Sans me toucher, au vif, la prunelle des yeux.

ARMEL

Si vous saviez un peu les anciennes histoires,  
Vous sauriez qu'ils étoient tous des brigands notoires :  
L'un étoit un cruel ; l'autre, un ambitieux ;

Celui-ci, grand voleur ; celui-là factieux.  
Or, peut-on, dites-moi, — car je vous apostrophe, —  
Tenir au rang des dieux gens de pareille étoffe ?

LE LÉPREUX

Mon père, toutefois, avant lui, mes ayeux  
Faisoient journellement leurs prières aux dieux,  
Tantôt à Jupiter, quelquefois à Neptune ;  
Et brûlaient de l'encens souvent à la Fortune.

ARMEL

Que pensez-vous aussi qui leur soit arrivé ?

LE LÉPREUX

Ils sont morts.

ARMEL

Ils sont dans un monde réprouvé,  
Pour avoir embrassé cette fausse doctrine.  
Voyons, répondez-moi, quelle est votre origine ?

LE LÉPREUX

Nous sommes les enfants véritables des dieux ;  
Avec eux nous devons un jour régner dans les cieus,  
Dieux comme eux.

ARMEL

Mon ami, je ne puis vous entendre,  
Parlez-moi de manière à vous faire comprendre.  
Dites-moi, ces cent dieux, que vous croyez là-haut,  
Sont-ils au même étage, et semblablement haut ?

LE LÉPREUX

Ils ont différemment tous, chacun leur puissance,  
Tous, chacun leur district et leur appartenance,  
Et, selon le crédit d'un chacun ici-bas,  
Il est vraiment au ciel, ou plus haut, ou plus bas ;  
Je me souviens d'avoir ouï dire à mon père,  
Qu'un Dieu ne sauroit seul nous tirer de misère.

ARMEL

Çà, voyons, appliquez tout votre entendement ;  
Efforcez-vous d'entrer dans mon raisonnement :  
Vous m'avez avoué qu'ils sont de même essence,  
Qu'ils n'ont pas pour cela tous la même puissance ;  
Que les uns en ont plus, les autres en ont moins,  
Comme il se voit parmi les potentats humains,  
Qui ne dominant pas hors leur propre domaine.  
Je vous dis donc qu'il faut, en montant, qu'on parvienne  
Du moindre de ces dieux jusques au mitoyen,  
Et qu'on arrive, enfin, à trouver un doyen,  
Qui domine sur tous, sur qui nul ne domine,  
Et qui seul, en un mot, ait la force divine ;

Par ceci la raison détruit seule vos dieux,  
Un Dieu, pour être tel, doit régner en tous lieux.

LE LÉPREUX

Monsieur, je vous en prie, avec grande instance,  
Poursuivez : à mon sens, la chose est d'importance.

ARMEL

Vos dieux, ayant à part leur domination,  
Ils doivent, tôt ou tard, être en dissension :  
Cette discussion entre eux, je m'imagine.  
Causera de leur règne, à coup sûr, la ruine.  
" Tout royaume, en effet, qui sera partagé,  
" Sera, dit Jésus-Christ, sûrement ravagé. "

LE LÉPREUX

Ce Jésus, en qui seul vous avez confiance,  
Peut-il me faire avoir pleine convalescence ?

ARMEL

Je vous dis qu'il vous peut donner la sainteté,  
A plus forte raison procurer la santé ;  
Mais il ne vous sauroit rendre ce bon office,  
Que vous ne vous soyez soumis à son service.

LE LÉPREUX

Me voilà résolu, pour avoir ma santé,  
De suivre ce Jésus avec fidélité.  
Je m'en vas croire en lui. Dites-moi, je vous prie,  
Me purgera-t-il bien de cette laderie ?

ARMEL

Vous n'aurez pas plus tôt fait un acte de foi,  
Que vous serez guéri pour jamais, croyez-moi.

LE LÉPREUX

Ceux avec qui j'ai fait souvent la comédie,  
Sont aussi bien que moi vexés de maladie.

ARMEL

Si vous voulez aller les chercher promptement,  
Je vous guérirai tous ici conjointement.

LE LÉPREUX

J'y cours.

ARMEL (*à genoux*)

O Créateur du ciel et de la terre !  
A votre seul honneur prétend mon ministère :  
Me voilà prosterné devant vous humblement.  
Accordez-moi, Seigneur, je vous prie instamment,  
M'en ayant inspiré vous-même l'entreprise,  
La grâce d'agrèger à votre sainte Eglise  
Ces malheureux payens, ces jeunes débauchés,  
Que votre ennemi tient à son culte attachés,

### SCÈNE VIII

LE LÉPREUX, TAMBOURIN, MÉDUSE, PÉGASIS

Les compagnons du Lépreux, frappés comme lui d'infirmités subites, se traînent péniblement, et leur visage porte des signes de leurs souffrances.

LE LÉPREUX

Accourez promptement à la bonne nouvelle,  
Hâtez-vous. Venez voir un prêtre plein de zèle,  
Qui nous guérira tous, pourvu qu'avecque foi.  
Renonçant à nos dieux, nous embrassions sa loi.  
Je vous dis hautement, je dis, sans raillerie,  
Que s'il me peut guérir de cette laderie,  
Je n'aurai désormais de foi qu'en son Dieu,  
Et veux dire à tout autre un éternel adieu.  
Nos dieux n'ont su guérir aucune maladie.

PÉGASIS

Que nous dites-vous là ? c'est une rapsodie,  
Qui, vers ce charlatan, ne peut nous faire aller.

LE LÉPREUX

C'est un charme vraiment de l'entendre parler.

MÉDUSE

Allons, nous ne pouvons que perdre notre peine,  
Quitte à le bien payer, s'il veut me rendre saine.

LE LÉPREUX

Ayez-en, s'il vous plaît, un autre sentiment,  
Et comptez qu'il ne veut que son Dieu pour paiement.

MÉDUSE

Allons-y, je le veux, voyons enfin sa face.

TAMBOURIN

Pour moi, je ne saurois me bouger de la place,  
Je ne saurois non plus renoncer à ma foi.

PÉGASIS

Est-ce pas celui-là que je vois devant moi ?  
Je crois que c'est celui que nous pensâmes battre.  
Je ne vas pas plus loin ; il nous connoit tous quatre.

LE LÉPREUX

Si saint homme qu'il est, voudroit-il se venger ?

TAMBOURIN

Je n'irai toujours moi, qu'après tous m'y ranger.

LE LÉPREUX

Çà, suivez-moi, j'y vas sans nulle répugnance,  
A bon dessein de mettre en lui ma confiance.

## SCENE IX

ARMEL ET SES DISCIPLES, LE LÉPREUX, TAMBOURIN,  
PEGASIS, MEDUSE

LE LÉPREUX (*il fait quelques pas à la rencontre de Saint-Armel*)  
Voudriez-vous, Monsieur, que je fasse approcher  
Ces gens que vous m'avez envoyé vous chercher ?

ARMEL

Oui-dà ! très volontiers, si vous voulez tous quatre,  
Désormais pour la Foi, comme chrétiens combattre,  
Renonçant à des dieux par vous divinisés ;  
Car vous ne sauriez être autrement baptisés.

PÉGASIS

Quoi donc, quitter nos dieux ? je le dis sans feintise,  
Non, je ne saurois faire une telle bêtise.  
Je souffrirois vingt fois qu'on m'arrachât les yeux,  
Plutôt que de souffrir qu'on méprise mes dieux.

TAMBOURIN

C'est bien dit, Pégasis, j'épouse ta querelle,  
Dussé-je m'attirer la mort la plus cruelle.  
Quoi ! pour suivre à l'aveugle une douteuse loi,  
Nous serions assez sots de nier notre foi !  
Peut-être pensiez-vous en moi trouver un âne ?  
Non, je sais qu'un chacun doit honorer Diane,  
Et bien qu'on la révère en presque tous les lieux,  
C'est ici néanmoins qu'on la révère mieux.  
Son temple est le plus beau de tous nos édifices,  
Et l'on y fait bien plus qu'ailleurs des sacrifices.  
C'est là, qu'en son honneur on immole des bœufs,  
Qu'on lui donne de tout la dîme, et même d'œufs :  
Nos femmes, tous les jours, éprouvent son service.

LE PREMIER DISCIPLE

Mais comment se rend-on la déesse propice,  
Quand on n'a rien qu'un œuf ?

TAMBOURIN

Dieux ! vous faites pitié !  
On en doit à Diane apporter la moitié.

PÉGASIS

Les femmes ne sauroient jamais trop reconnoître  
Les bontés qu'elle fait, à leur égard, paroître.

ARMEL

Si vos dieux sont pour vous aussi pleins de bontés,  
Que ne vous ont-ils donc tirés d'infirmités ?

MÉDUSE

Nous nous les rendrions certainement propices,  
Si nous avions de quoi faire des sacrifices :  
Ne leur offririons-nous que deux veaux bien nourris,  
Sur l'heure nous serions parfaitement guéris.

ARMEL

Vos dieux n'accordent rien de ce qu'on leur demande,  
A moins qu'on leur donne, à foison, de la viande ;  
Les plaisants dieux ! Le nôtre est bien moins affamé,  
Il ne lui faut qu'un cœur saintement enflammé.  
Mais, afin de vous faire au doigt toucher la chose,  
Et que de votre erreur vous ne prétendiez cause,  
Sachez que tous ces dieux dont vous êtes coëffés  
Ont été, dans leur temps, des scélérats fleffés.  
Car, en effet, qu'était la déesse Diane ?  
C'étoit de Jupiter l'infâme courtisane ;  
Et qu'étoit Jupiter, le plus grand de vos dieux,  
Sinon un adultère, un franc luxurieux ?  
Les suivant, vous suivez une loi chimérique ;  
Je dis plus : vous suivez une loi diabolique,  
Et si vous y mourez, je dis en vérité,  
Que vous périrez tous pour une éternité.

LE LÉPREUX

Votre raisonnement, pour être recevable,  
Doit nous être rendu, s'il vous plaît, plus palpable.

ARMEL

Tous les historiens, un peu d'antiquité,  
Peuvent vous confirmer dans cette vérité.  
Lisez-y de vos dieux la généalogie,  
Qui seule leur tient lieu de toute apologie.

TAMBOURIN

Nous imitons pourtant en cela les Romains,  
De tous, sans contredit, les plus sages humains.

ARMEL

Si véritablement la nation Romaine  
Autrefois a semé partout la foi payenne,  
Les Romains, grâce à Dieu, pour certain je le tiens,  
De payens qu'ils étoient sont devenus chrétiens.

PÉGASIS

Prétendez-vous, Monsieur, que votre loi chrétienne  
Soit meilleure beaucoup que notre loi payenne ?

ARMEL

La nôtre est une loi de bénédiction,  
La vôtre n'aboutit qu'à la perdition.

PÉGASIS

A votre volonté je m'accorde sans peine,  
Mais à condition que vous me rendiez saine.

MÉDUSE

Je veux de Pégasis suivre l'impulsion,  
Puisqu'enfin nos dieux n'ont nulle compassion.

TAMBOURIN

Il faut pareillement que je me convertisse.

LE LÉPREUX

Ainsi moi, fallût-il que la mort je subisse.

ARMEL

Vous voyez la bonté de notre sainte loi,  
Vous la mettez, sans doute, en pratique avec foi,  
Quand vous aurez reçu de ma main le Baptême,  
Et que vous serez oints, une fois, du Saint-Chrême :  
Car mon Dieu voudra bien, outre la sainteté,  
Pour vous y maintenir, vous donner la santé.

LE LÉPREUX, TAMBOURIN, MÉDUSE ET PÉGASIS (*ensemble*)

C'en est fait, nous allons quitter l'idolâtrie,  
Que nous regardons tous comme une rêverie.

LE PREMIER DISCIPLE

Béni soit le Seigneur de leur conversion !

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Amen ! Ils me faisoient grande compassion.

ARMEL

De vos péchés passés ayez tous repentance.

LE LÉPREUX

Nous ne manquerons pas d'en faire pénitence.

ARMEL

Vous êtes, mes amis, tous disposés enfin,  
A servir Jésus-Christ, votre dernière fin ?

TAMBOURIN

Nous en avons du moins une ferme espérance.

ARMEL

Puissiez-vous jusqu'au bout conserver la constance !  
A tous vos ennemis voulez-vous pardonner ?

PÉGASIS

Des marques d'amitié nous voulons leur donner.

ARMEL

Ne renoncez-vous pas au diable, à sa puissance ;  
Promettez-vous, en tout, à Dieu l'obéissance ?

MÉDUSE

Que ne ferions-nous pas pour être baptisés !

ARMEL

Vous avez tous besoin d'être dogmatisés,  
Besoin de confesser et croire, au préalable,  
Comme article de foi le plus indispensable,  
Trois personnes en Dieu : Père, Fils, Saint-Esprit.

LE LÉPREUX

Ainsi le croyons-nous, tant de cœur que d'esprit.

ARMEL

Croyez-vous que le Père Eternel est le Maître,  
Tout-Puissant Créateur du ciel et de tout être ?

TAMBOURIN

Nous confessons que c'est la pure vérité.

ARMEL

Que le Fils, revêtu de notre humanité,  
Par son affection envers nous fraternelle,  
Est mort, pour nous sauver de la mort éternelle ?

MÉDUSE

Nous le croyons tous quatre, avec sincérité.

ARMEL

Qu'ensuite le Sauveur, s'étant ressuscité,  
Au sortir des Enfers ou lieu de Purgatoire,  
A la droite du Père est assis en la gloire ?

LE LÉPREUX

Nous le confessons tous, dû-on nous égorger.

ARMEL

Qu'il doit venir un jour tous les hommes juger,  
Qu'après cela, les bons iront dans l'empyrée,  
Les méchants au milieu d'une flamme ensouffrée ?

PÉGASIS

Nous le croyons aussi, sans aucun contredit.

ARMEL

Qu'enfin le Paraclet en terre descendit,  
 Sous la forme de feu dessus les douze Apôtres,  
 Auxquels il enjoignit d'aller prêcher les autres.  
 Que ces prédicateurs, brûlant d'un feu divin,  
 Nous ont montré du ciel l'unique et droit chemin ;  
 Et qu'il falloit, sans craindre aucune idolâtrie,  
 Adorer comme Dieu, Jésus, Fils de Marie ;  
 Qu'il fallait croire, aimer et servir ce Sauveur,  
 Ou bien perdre à jamais sa divine faveur ?

LE LÉPREUX

Nous croyons fermement toute votre doctrine,  
 Nous la pratiquerons, elle est toute divine.

ARMEL

Je vais vous baptiser donc tous présentement.

*Saint-Armel confère le Baptême aux quatre payens, en prononçant d'une voix solennelle les paroles sacramentelles :*

*Ego vos baptizo, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

Voyez, mes bons amis, combien ce sacrement,  
 Que vous avez reçu, vous étoit nécessaire.  
 Sans lui, vous ne pouviez vaincre votre adversaire,  
 Et vous venez d'avoir, en dépôt, un trésor,  
 Que vous devez garder plus chèrement que l'or !  
 N'allez pas le donner pour des choses frivoles,  
 Surtout, n'encensez plus désormais les idoles.  
 Vous voilà revêtus d'un décent vêtement,  
 Portez-le blanc et pur jusques au jugement.

LE LÉPREUX

Que béni soit le Christ, Jésus, Fils de Marie !  
 Grâce à lui, je me sens purgé de ladrerie.  
 Je veux incontinent, sans sortir de ce lieu,  
 Faire vœu de l'aimer : il est le seul vrai Dieu.

TAMBOURIN

Je suis sain aussi moi, par sa pure largesse,  
 Je m'en vais donc lui faire une telle promesse.

PÉGASIS

Mon corps ne ressent plus la même pesanteur :  
 N'est-ce pas un bienfait de ce doux Rédempteur ?  
 Il a, certainement, ma douleur adoucie ;  
 Mais il attend de moi que je l'en remercie.  
 Sans doute, je lui dois un parfait dévouement :  
 A vous aussi, Monsieur, bien du remerciement.

ARMEL

Vous ne devez de moi faire aucune mémoire,  
 C'est à Dieu seul qu'il faut en rapporter la gloire.

MÉDUSE

Votre Dieu, j'en conviens, est l'unique : aussi moi,  
 Je me veux désormais attacher à sa loi.  
 Il est le Tout-Puissant, qui, seul, nous vivifie,  
 Et qui mérite seul que l'on le glorifie.  
 J'avois, assurément, les yeux bien enchantés,  
 Quand j'ai pris des bandits pour des divinités.  
 Et, certes, nous étions de véritables folles,  
 D'en attendre secours, encensant leurs idoles.

ARMEL

Mes bons amis, veillez sur vous soigneusement ;  
 De peur d'être tentés, priez incessamment.  
 Car enfin, le démon, qui sûrement enrage  
 De vous voir retirés de sous votre esclavage,  
 Rôdant autour de vous, en lion rugissant,  
 Voudra vous enlever ce vêtement décent :  
 Mais fermez-lui d'abord tout passage en vos âmes,  
 Ne donnez nulle entrée à ses funestes flammes.  
 Méditant, jour et nuit, sur notre sainte loi,  
 Soyez toujours armés d'un bouclier de foi.

LE LÉPREUX

Maître, nous voulons tous reconnoître vos peines,  
 Fallût-il, pour cela, nous épuiser les veines.

ARMEL

Je suis trop satisfait de cette suaveur,  
 Que j'éprouve à vous voir attachés au Sauveur.

TAMBOURIN

Que je puisse raser le temple de Diane !

PÉGASIS

Il fait beau voir un temple à cette courtisane !

MÉDUSE

Je ne veux désormais en entendre parler.

LE LÉPREUX

Adieu ! Maître, il nous faut chez nous nous en aller.

ARMEL

Dieu vous a préparé dans le ciel une place,  
 Allez la mériter ; secondés de sa grâce.

LE PREMIER DISCIPLE

Puissent-ils conserver en eux cette ferveur !

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Ils procureroient bien de la gloire au Sauveur !

*Les nouveaux convertis sortent.*

## SCENE X

ARMEL ET SES DISCIPLES, VERDELET

VERDELET

Humble salut, Messieurs. Je viens, en diligence,  
De la part du puissant Monarque de la France,  
Chargé de lui mener un sage conseiller :  
Qu'il sorte de sang noble ou de sang roturier,  
Il n'importe, pourvu qu'il soit homme capable,  
Non indigne d'ailleurs de s'asseoir à sa table.  
Tous ont ici de vous un si haut sentiment,  
Et m'en ont tous parlé si favorablement,  
Que je ne suis, comptez, nullement en balance,  
Qui je dois amener avec moi dans la France ;  
Vous, Monsieur, vous avez toutes les qualités :  
Venez-y, vos travaux seront bien appointés.

ARMEL

Je m'en vais au désert pour faire pénitence ;  
Le Roi m'excusera : je n'irai point en France.

VERDELET

Pensez-y : ce refus ne plaît guère au Roi.  
*(Il sort).*

## SCENE XI

ARMEL ET SES DISCIPLES

ARMEL

Avant d'aller prêcher aux environs la Foi,  
Il nous faut, en ce lieu, mettre tout en tel ordre,  
Que le malin Esprit, qui ne cherche qu'à mordre,  
Tâche inutilement de nous y renverser  
Ce que nous avons eu tant de peine à dresser.

LE PREMIER DISCIPLE

Nous sommes, tous les deux, résolu de vous suivre,  
Fallût-il pour cela même cesser de vivre.  
Ordonnez : nous irons sous un tel provigneur  
Défricher, n'importe où, la vigne du Seigneur.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Il n'est aucun de nous qui ne veuille vous plaire,  
Maître, nous vous suivrons jusqu'au bout de la terre,  
Et nous ne craignons rien sous la garde de Dieu.

## SCENE XII

ARMEL ET SES DISCIPLES, VERDELET

VERDELET

Notre grand Roi, Monsieur, me renvoie en ce lieu,  
M'enjoint de vous donner cette lettre patente ;  
Lisez-la : vous voyez qu'elle est très obligeante.  
Il veut, pour quelque temps, de vous trois disposer ;  
Pourriez-vous bien encore un tel Roi refuser ?

ARMEL

D'une vive douleur j'ai l'âme pénétrée  
De quitter à présent cette chère contrée.  
Toutefois, dit Saint-Paul, on doit s'assujétir,  
Et quand un Roi commande, il est temps de partir.  
Par ainsi, messenger, soyez en assurance,  
Qu'incessamment je vais cheminer vers la France ;  
Mais vous pouvez toujours partir dans le moment,  
Pour faire à ce grand Roi, de ma part, compliment.  
Nous vous suivrons dans peu, n'en faites pas de doute,  
Ensemblement tous trois, mais par une autre route.

VERDELET

Au revoir ; partez donc, au plus tard, dès demain.  
*Il part.*

## SCÈNE XIII

ARMEL ET SES DISCIPLES

ARMEL

C'est à faire, il le faut. Mettons-nous en chemin ;  
Un grand Roi, vous voyez, nous fait à tous entendre,  
Qu'il veut que nous allions auprès de lui nous rendre.  
Soumettons-nous de suite à son pressant desir ;  
Nous n'avons pas le temps d'y penser à loisir.

LE PREMIER DISCIPLE

Je ne sais nullement pourquoi le Roi nous mande,  
J'appréhende pourtant pour vous la réprimande,  
J'ai peur qu'il ne vous fasse un très mauvais parti,  
S'il sait combien de gens vous avez converti.

ARMEL

Vous n'avez nul sujet d'avoir de défiance  
 Du plus bénin des Rois qu'ait possédés la France ;  
 Mais fût-il un tyran, nous avons dans les cieux  
 Qui le peut envers nous rendre tout grâcieux.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

S'il vouloit nous punir, il l'auroit dit sans crainte,  
 Un prince souverain n'a nul besoin de feinte.

ARMEL

Nous ne pouvons, vous dis-je, être en meilleure main,  
 Car c'est de tous les Rois, dit-on, le plus humain.  
 Allons, que béni soit Jésus qui nous inspire !

LE PREMIER DISCIPLE

Maitre, nous vous suivons ; veuillez nous y conduire.



## CINQUIÈME JOURNÉE



Une salle du palais du Roi de France.

## SCENE I

LE ROI, LES CONSEILLERS DU ROI, VERDELET  
 puis ARMEL ET SES DISCIPLES

VERDELET

Sire, j'ai fait enfin votre commandement,  
 Ces trois hommes seront ici dans le moment ;  
 Je crois même déjà les entendre à la porte,  
 Sire, on n'a jamais vu des gens de telle sorte :  
 Ils sont tout grâcieux, toujours prêts d'obliger ;  
 Au reste, vous allez par vous-même en juger.

LE ROI

Hâte-toi, Verdelet, de les faire paroître,  
 Je brûle d'un ardent désir de les connoître.

VERDELET

Sire, vous les voyez à vos ordres rendus.

LE ROI

Avec impatience ils étoient attendus.

Le Roi prend la main d'Armel, qui s'est incliné devant lui, et le fait asseoir  
 à ses côtés.

Armel, je suis ravi de votre bienvenue ;  
 Mais, dites, la Bretagne est-elle revenue  
 De ce culte insensé qu'elle rendoit aux dieux ?

ARMEL

Il n'est pas aboli, Sire, dans tous les lieux.

LE ROI

Je puis vous croire, Armel, sans faire aucun mystère,  
 Puisqu'ici je le vois quelque part en ma terre.

ARMEL

L'Angleterre, à présent, est toute à Jésus-Christ,

LE ROI

Dieu la veuille toujours tenir dans cet esprit !  
Après tout, voulez-vous, Armel, enfin me plaire :  
Il faut que vous vouliez être mon secrétaire.

ARMEL

Je ne saurois, grand Roi, cette charge accepter,  
Je n'ai point ce qu'il faut pour m'en bien acquitter.

LE ROI

L'humilité vous fait me tenir ce langage,  
Vous êtes, à coup sûr, un savant personnage.

ARMEL

Je prendrais un emploi de pareille hauteur !

LE ROI

Je veux que vous soyez encor mon directeur.

ARMEL

Sire, vous le voulez. Si mon Dieu est propice,  
Pour foible que je sois, je vous rendrai service.

LE ROI

Sans vouloir différer seulement à demain,  
Armel, dès aujourd'hui, je vous mets tout en main.

ARMEL

Je vous suis obligé, Dieu me fasse la grâce  
D'occuper saintement cette sublime place !  
Voudrez-vous me donner, Sire, permission  
D'aller faire un moment de méditation ?

LE ROI

Vous pouvez contenter cette pieuse envie,  
Et n'omettre aucun point de votre sainte vie.

Armel se retire dans un coin de la salle, et s'agenouille pour prier.

UN DES CONSEILLERS DU ROI

Sire, avant de sortir et de nous séparer,  
Il est, à mon avis, juste de conférer  
Des moyens de remplir incessamment vos coffres.  
Vos sujets, vous voyez, ne font aucunes offres.  
Conséquemment, à moins que votre Majesté  
Ne veuille être réduite à la mendicité,  
Il faut qu'un chacun d'eux, au moins c'est ma pensée,  
Vous fasse don d'argent une bonne pincée.

LE ROI

Vous me faites plaisir, car je n'y pensais pas.

UN AUTRE CONSEILLER

Vos sujets, la plupart, font de très grands repas :  
On les voit, des bahuts, tirer l'or à poignée.  
Ils sont trop gras : ils ont besoin d'une saignée.

LE PREMIER CONSEILLER

Sire, si vous souffrez vos sujets opulents,  
Vous pourrez bien les voir, dans peu, très insolents.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Pour moi, je suis d'avis que sa Majesté donne  
Ordre à ses partisans de n'épargner personne.

LE ROI

Je crois fort à propos qu'à fonds nous en parlions.

LE PREMIER CONSEILLER

Sire, tous vos sujets sont fiers comme des lions.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Nous voyons tous les jours, jusques à la canaille,  
Mettre, outre bœuf et lard, au pot de la volaille.

LE ROI

Il est, je le vois bien, juste de les mater.

LE PREMIER CONSEILLER

Sinon, ils se pourront contre vous révolter.

LE ROI

Sans préjudice, donc, des anciennes gabelles,  
Nous ordonnons qu'on aille en lever de nouvelles.

Armel se relève, ainsi que ses disciples, et se rapproche du centre de la salle,  
en parlant à ses disciples.

ARMEL

C'est avoir assez fait de méditation,  
Il est grand temps d'aller faire ma fonction.

LE ROI

A la bonne heure, Armel ! Venez prendre séance ;  
Donnez-nous votre avis, l'affaire est d'importance.  
Ces graves conseillers viennent de m'annoncer  
Que je ne me saurois nullement dispenser,  
Outre mes autres droits, de lever une somme

Sur chacun des sujets que j'ai dans mon royaume,  
Pour, contre le besoin, mon trésor renforcer.  
A leurs bonnes raisons je dois acquiescer ;  
Mais, avant que l'arrêt vienne à la connaissance  
D'aucun des lieutenants des provinces de France,  
Je veux vous consulter : Dites-moi franchement,  
Le puis-je ? Y donnez-vous votre consentement ?

ARMEL

Sire, tous ces impôts, ces sortes de gabelles,  
Sont ces inventions diaboliques, cruelles :  
Gardez-vous de donner dans telle exaction ;  
Car vous vous perdriez de réputation.  
Vos provinces ne sont du tout point soulevées,  
Pourquoi donc les punir par de telles levées ?  
Sire, bien loin de faire un coup si désastreux,  
Songez à soulager plutôt les malheureux.  
Voulez-vous être grand, être recommandable ?  
Envers tous vos sujets montrez-vous charitable.  
Ce n'est pas être roi, mais un simple régent,  
Que d'amasser ainsi, sans besoin, de l'argent.  
Si vous ne vous donnez garde à cette avarice,  
Elle vous jettera dans un grand précipice.  
Pensez-y bien : les Rois, au jour du jugement,  
Rendront compte des biens ravis injustement.

LE ROI

Je n'entends pas du tout qu'on use d'artifice,  
Pour piller mes sujets, j'aime trop la justice.

ARMEL

Votre peuple est tout prêt, je vous dis vérité,  
A vous offrir ses biens dans la nécessité.  
Vous n'avez pas besoin, Sire, de ces gabelles,  
Sinon pour engraisser des sangsues cruelles  
Ainsi que Curius, cet illustre Romain,  
Qui, selon un auteur que nous avons en main,  
Des Samnites domptés refusant les largesses,  
Leur dit : Je ne veux rien de vous que des souplesses ;  
Comme lui, préférez à tout autre talent,  
Celui de dominer sur un peuple opulent.

LE PREMIER CONSEILLER

Tout bien considéré, comment pensez-vous faire ?  
Pour moi, je vous le dis, et ne puis plus m'en taire :  
Sire, si vous suivez votre pieux agent,  
Comptez que vous aurez bientôt besoin d'argent.

LE DEUXIÈME CONSEILLER (*ironiquement*)

Sire, si désormais vous en avez affaire,  
Vous pourrez recourir à ce bon secrétaire !

LE PREMIER CONSEILLER

Quant à moi, je m'en ris ; mais votre Majesté  
Pourra s'en repentir avant la fin d'été.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Si vous n'avez pas soin d'avoir d'autre monnaie,  
Bientôt de l'ennemi vous deviendrez la proie.

LE ROI

Je jure, foi de Roi, que si vous m'irritez,  
Je saurai vous traiter comme vous méritez.  
Conseillers importuns, intéressés infâmes,  
Vos conseils valent moins que des conseils de femmes !  
Je vous connois enfin pour de grands inhumains,  
Qui, sous mes intérêts, volez à toutes mains.

LE PREMIER CONSEILLER (*aux genoux du Roi*)

Nous sommes à vos pieds : Sire, faites-nous grâce !

LE ROI

Non, vous méritez trop d'être dans ma disgrâce !

LE DEUXIÈME CONSEILLER (*à part*)

Il est trop indigné : nous n'avons qu'à partir.

Ils s'esquivent tous deux.

ARMEL

Ces Messieurs pourroient bien me faire repentir :  
Du moins vont-ils sur moi jeter leur aventure ;  
Je vas par conséquent être en but au murmure,  
J'estime infiniment plus la paix que l'honneur :  
Sire, ôtez-moi ce rang ; il trouble mon bonheur.

LE ROI

Vous tenez votre esprit sans cause à la torture,  
Puisque vous en serez — c'est moi qui vous l'assure, —  
Beaucoup mieux accueilli des gens de probité.  
Dites, sans craindre rien, toujours la vérité.

ARMEL

Après avoir traité d'affaires temporelles,  
Il faut aussi, grand Roi, vaquer aux éternelles.

LE ROI

Vous pouvez faire, Armel, ce que vous souhaitez.

ARMEL

Sire, nous désirons, si vous le permettez,  
Aller adorer Dieu dans la prochaine église.

LE ROI

Encore un coup, Armel, faites à votre guise.

ARMEL

Vous êtes toujours prêt, Sire, à me contenter.  
Allons, mes compagnons, devant Dieu méditer,  
Et puiser la ferveur qui nous est nécessaire,  
Pour ne buter en tout qu'à notre unique affaire.

LE PREMIER DISCIPLE

J'y consens : vous avez, Maître, juste raison ;  
On doit, de temps en temps, à Dieu faire oraison.

## SCENE II

Un petit bois près du palais du Roi

## LES DEUX CONSEILLERS DU ROI

LE PREMIER CONSEILLER

Nous l'avons échappé, de vérité, bien belle ;  
Ce bigot a pensé nous perdre avec son zèle.  
J'ai vu l'heure, qu'aigri par ce maudit grison,  
Le Roi nous alloit faire enfermer en prison.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Si jamais je rencontre à l'écart ce prophète,  
Je ne manquerai pas de lui casser la tête.

LE PREMIER CONSEILLER

Volontiers ! C'est aussi le dessein que j'ai pris ;  
Mais, en faisant ce coup, si nous sommes surpris,  
Le prince ayant pour lui l'âme d'amour ravie,  
Nous ne pouvons manquer d'y laisser notre vie.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Dé faisons-nous en donc d'une telle façon,  
Qu'on ne puisse de nous avoir aucun soupçon.

LE PREMIER CONSEILLER

Or ça, voyons comment et de quelle manière  
On peut faire ce coup pour l'impunément faire.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Si nous faisons semblant de lui vouloir du bien,  
Nous l'empoisonnerions sans qu'on en sache rien.

LE PREMIER CONSEILLER

Il faut surtout user d'une grande prudence ;

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Se garder bien qu'aucun n'en ait la connaissance.

LE PREMIER CONSEILLER

J'enrage de bon cœur de le voir ordonner,  
Et se donner les airs de nous tous gouverner.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Non content d'avoir seul du Roi les bonnes grâces,  
Il nous a fait encore exclure de nos places.

LE PREMIER CONSEILLER

Il mérite, en un mot, pour plus d'une raison,  
Qu'on le hâte d'aller au Ciel faire oraison.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Mais, chut ! Nous manquerons cette belle prouesse,  
Si nous n'y procédons avec grande souplesse.

LE PREMIER CONSEILLER

Je vas lui préparer une bonne boisson,  
Et je crois la lui faire avaler sans façon.

## SCENE III

## LE TORT ET L'AVEUGLE

LE TORT

J'étois naguère tort, je boîs comme un masque ;  
Mais j'ai vu le saint Prêtre, et je cours comme un Basque.

L'AVEUGLE

Et moi qui ne voyois nullement des deux yeux,  
Je vois clair à présent : Dieu ! que j'en suis joyeux !

LE TORT

Depuis assez longtemps nous sommes en voyage.  
Allons voir comment va notre petit ménage ;  
Ma femme, je crois, m'accolera très fort,  
D'abord qu'elle verra que je ne suis plus tort.

L'AVEUGLE

Pensons, mon cher ami, plutôt à reconnoître  
Ce que Dieu nous a fait, en faveur du saint Prêtre.

LE TORT

Oh ! que tu seras bien de ta femme chéri,  
Quand elle te verra parfaitement guéri.

L'AVEUGLE

Par ma foi ! je n'ai plus, grâces à Dieu, de femme,  
Ni n'en veux plus avoir pour le bien de mon âme.

LE TORT

Peux-tu parler ainsi, si sérieusement,  
Sans être tout-à-fait déchu de jugement ?

L'AVEUGLE

Dis plutôt qu'on ne peut, sans être en rêverie,  
S'affliger quand on vient à perdre une furie,  
Qui n'est pas, le matin, plus tôt en cotillon,  
Qu'elle commence à faire un triple carillon.

LE TORT

C'est vrai : je n'ai crédit de dire une parole,  
Encore moins d'avoir, dans ma poche, une obole.

L'AVEUGLE

Tu révères donc bien sa juridiction ?

LE TORT

Je perdrois autrement ma réputation.

L'AVEUGLE

Va ! tu t'es trop soumis à son obéissance,  
Je te plains ; mais tu fais ici-bas pénitence.

LE TORT

Bon, si je souffrois bien ; mais c'est en enrageant.

L'AVEUGLE

Tu t'es, à son égard, montré trop indulgent.

## SCENE IV

## ARMEL ET SES DISCIPLES

J'ai besoin de sommeil, je tombe en défaillance ;  
Laissez-moi seul : allez faire une conférence.

LE PREMIER DISCIPLE

Vous examinerez donc tantôt notre propos,  
Et nous l'expliquerez après votre repos.

ARMEL

Volontiers. Je m'en vas me coucher ici proche,  
Et tâcher de dormir un peu sur cette roche.

Armel s'éloigne de quelques pas, et s'étend à terre, la tête appuyée sur un rocher.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Conférons maintenant : expliquez-moi ce lieu,  
Au chapitre vingt-six de l'apôtre Matthieu :  
« *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste,*  
« *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu* »  
A qui trouvera mieux le sens de ce passage ?

LE PREMIER DISCIPLE

L'interprétation que je crois en usage,  
Est qu'effectivement le Seigneur Jésus-Christ,  
Comme homme, eût bien voulu ne pas rendre l'esprit.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Non pas : Jésus instruit des ordres de son Père,  
N'a jamais désiré rien qui leur fût contraire.  
Il nous a bien montré combien il étoit fort,  
Courant, comme il l'a fait, au-devant de la mort.

LE PREMIER DISCIPLE

Vous m'avouerez du moins qu'il fut dans une crainte,  
Qui fit trembler d'abord son humanité sainte ;  
Que ce ne fut qu'après l'avoir su réprimer,  
Qu'aux ordres de son Père il put se conformer.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Quoi ! Jésus auroit eu cette insigne faiblesse,  
Que de ne vouloir pas accomplir la promesse !  
Ses Disciples n'ont eu de douter aucun lieu,  
Qu'il n'ait voulu, pour nous, offrir son sang à Dieu.

## LE PREMIER DISCIPLE

Pour ne pas nous lasser en vain dans la dispute,  
Attendre il faut qu'Armél lui-même la discute.  
Armél, vous le verrez, jugera comme moi.

## LE DEUXIÈME DISCIPLE

Chacun a, comme vous, bon sentiment de soi.

RAPHAEL (*personnage invisible*)

Le Tout-Puissant m'envoie, Armél, vers vous grande erre,  
Pour vous dire d'aller, sortant de cette terre,  
De rechef en Bretagne, un canton habiter,  
Qu'un serpent furieux s'en va tout dévaster,  
Il veut, qu'en son honneur, vous y posiez des temples,  
Que les peuples y soient touchés de vos exemples ;  
Que vous exterminiez ce serpent dangereux,  
Qui les désolé tous, les rend tous malheureux ;  
Vous leur fassiez quitter toutes choses frivoles,  
Vous leur fassiez surtout abattre leurs idoles.  
Vous ne sauriez, vous dis-je, autrement éviter  
Le venin que, bientôt, s'en vont présenter  
Deux méchants Conseillers qui sont pleins de vengeance,  
Depuis qu'ils ne sont plus amis du Roi de France.  
Dieu vient de me charger de vous en avertir,  
Afin qu'incessamment vous songiez à partir.

## ARMEL

Il se réveille et se lève.

Une voix, en dormant, m'a l'âme pénétrée,  
Et m'a dit que je dois quitter cette contrée :  
C'est, si je ne me trompe, une inspiration ;  
Car, enfin, tout n'y tend qu'à la dévotion.  
Ainsi, sans me tenir plus longtemps en balance,  
Je vais prendre congé du Monarque de France.

*Les deux disciples se rapprochent de Saint-Armel.*

## LE PREMIER DISCIPLE

Maître, voudriez-vous contenter mon désir ?

## ARMEL

Je m'en ferai, sans doute un sensible plaisir.

## LE DEUXIÈME DISCIPLE

Cher Maître, vous saurez que, durant votre absence,  
Nous avons tous les deux fait une conférence :  
Savoir si, quand Jésus, attristé de son sort,  
Dit au Père Éternel, la veille de sa mort :

“ Père Saint, s'il se peut, que ce calice passe,  
“ Que votre volonté, ce néanmoins, se fasse ; ”  
Si, dis-je, alors Jésus voulait, en vérité,  
Le prier d'empêcher qu'il ne fût tourmenté ?

## LE PREMIER DISCIPLE

Certes, la volonté de Jésus-Christ humaine  
Marque par-là vouloir s'exempter de la peine.

## ARMEL

On fait bien de tenir de semblables propos :  
Notre esprit ne sauroit être dans le repos.  
Il aime à méditer, encore plus à comprendre  
Ce qui touche la fin à laquelle il doit tendre :  
C'est ainsi qu'il arrive à sa perfection.  
Écoutez, mes amis : la proposition,  
Que vous avez longtemps entre vous agitée,  
Certainement doit être en ce sens commentée :  
— Mon Père, si ma chair pouvoit s'en exempter,  
Elle ne voudroit pas se laisser tourmenter ;  
Car enfin, de mourir, bien loin d'être contente,  
Cette faible nature en est, certes, dolente ;  
Mais, moi qui suis conforme à votre bon plaisir,  
Je me livre à la mort sans aucun déplaisir :  
Je veux me conformer en tout à l'ordonnance,  
Au décret éternel d'amour et de clémence,  
Qui porte qu'il soit fait un bain de tout mon sang,  
Où tout homme se lave et devienne innocent. —  
Je vas vous dire, amis, maintenant autre chose,  
Que je ne vous saurois plus longtemps tenir close :  
Sitôt que je me mis à dormir, sans souci,  
Il me fut inspiré de m'en aller d'ici,  
D'aller incessamment, de rechef en Bretagne,  
Prêcher aux habitants d'une pauvre campagne :  
Ils ont tous grand besoin qu'on leur ouvre les yeux ;  
J'en ai compassion : allons-y, c'est le mieux.

## LE PREMIER DISCIPLE

Je n'ai, Maître, à partir aucune répugnance :  
Je suis prêt à sortir avec vous de la France ;  
Mais j'appréhende fort, tout mûrement songé,  
Que nous n'en puissions pas avoir du Roi congé.

## ARMEL

Poursuivons, mes amis, cette sainte entreprise ;  
Si le Roi ne veut pas, s'il use de remise,  
Il faut le saluer, et puis, sans compliment,  
C'est du moins mon avis, partir secrètement.

LE PREMIER DISCIPLE

Il se mettra, j'ai peur, contre nous en colère.

ARMEL

Il faudroit donc qu'il fût un homme bien sévère !  
En tout cas, il est temps de quitter ces quartiers,  
D'éviter la fureur des deux grands maltôtiers.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Auroient-ils contre nous le cœur plein de vengeance ?

ARMEL

Cela n'est que trop vrai : partons en diligence.  
Dieu ne permettant pas de nous y conserver,  
Nous n'y pouvons rester sans vouloir le braver.  
Allons donc, au plus tôt, exercer notre zèle  
Dans le pauvre canton où sa voix nous appelle.

LE PREMIER DISCIPLE

Allons-y de ce pas ; c'est avoir trop remis.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Allons vite : il s'agit de fuir nos ennemis.

ARMEL

Je crois voir devers nous venir le Roi de France,  
Dieu nous en fasse avoir favorable audience.

## SCENE V

ARMEL, SES DISCIPLES. — LE ROI, DEUX CHEVALIERS

ARMEL

Je ne vous saurois, Sire, assez remercier  
De m'avoir bien voulu si haut édifier ;  
Quelque part que je sois hors de votre présence,  
Je veux toujours avoir de la reconnaissance,  
Faire de votre nom tous les lieux retentir :  
Mais, par l'ordre de Dieu, je vas d'ici partir.

LE ROI

En vérité, Monsieur, êtes-vous raisonnable ?  
Voudriez-vous me faire une chose semblable ?

ARMEL

Gardez-vous bien, grand Roi, de nous en empêcher :  
Dieu le veut : il pourroit contre nous se fâcher.

LE ROI

Si vous ne voulez plus exercer votre office,  
Je saurai vous donner un très bon bénéfice ;  
Et, pour que vous ayez ici bien plus beau temps,  
Je m'en vas achever d'en chasser les méchants.  
Je n'ai point, je l'avoue, assez de suffisance  
Pour bien régir, sans vous, mon royaume de France :  
Ne persistez donc plus à me vouloir laisser ;  
Vous m'êtes trop utile ; il n'y faut plus penser.

ARMEL

Ce m'est un grand honneur de vous rendre service,  
Mais Dieu m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.

LE ROI

Vous pouvez demander tout ce que vous voudrez,  
Et vous l'aurez, Armel ; mais vous nous resterez.

ARMEL

A quoi bon me tenter ? chose très inutile !  
Mon Dieu veut que je sorte en peu de cette ville ;  
En Bretagne je vas, de rechef, m'en aller.  
Sire, le Tout-Puissant veuille vous conserver !

LE ROI

Que, les larmes aux yeux, Armel, je vous embrasse !  
Trouverez-vous ailleurs une si bonne place ?

ARMEL

Sire, c'est aux dépens de ses commodités  
Qu'il faut servir son Dieu, faire ses volontés.

Armel embrasse le Roi, et se retire avec ses compagnons.

## SCENE VI

LE ROI, LES DEUX CHEVALIERS, VERDELET

LE ROI

Que j'ai regret de perdre un si saint personnage !  
Mon royaume s'en va souffrir un grand dommage.  
Certes, c'étoit un homme en tout plein de conseil,  
Je n'en puis, nulle part, rencontrer un pareil.

Il avoit toujours Dieu présent à la mémoire,  
Et ne butoit jamais qu'à sa divine gloire ;  
Il savoit mes États saintement policer,  
Sans que j'eusse besoin de m'en embarrasser.  
J'aurai désormais seul charge de mon royaume,  
J'ai tout perdu, vraiment, en perdant ce saint homme.

UN CHEVALIER

Sire, ces conseillers que vous avez chassés,  
Les auront sûrement, en secret, menacés ;  
Certes, leur conscience est si tendre et si sainte,  
Qu'ils aiment mieux sortir que d'en faire leur plainte.

LE ROI

S'il en est ainsi, vrai ! je dois les arrêter,  
Et les faire tous deux pendre ou décapiter.

UN AUTRE CHEVALIER

Sire, je puis vous dire, avec pleine assurance,  
Les avoir vus tous deux en grande conférence.

LE ROI

Ont-ils de le tuer bien osé comploter ?

LE SECOND CHEVALIER

Je les ai, Sire, ouïs : vous n'en devez douter.

LE ROI

Ils ne pousseront pas plus loin leur insolence,  
Je vas les immoler à ma juste vengeance.  
Viens ici, Verdelet, va-t-en chez le Provost,  
Et lui dis de ma part que je veux, au plus tôt,  
Qu'il aille, accompagné d'archers et de gens d'armes,  
De tous les plus experts à manier les armes,  
Chercher ces deux brigands : s'il peut les arrêter,  
Qu'il les fasse aussitôt tous deux décapiter.  
Dis-lui que s'il me rend ce signalé service,  
Je lui serai toujours favorable et propice.

VERDELET

Avec bien du plaisir, Sire, dans le moment,  
Je m'en vas au Provost faire ce compliment.



## SIXIÈME JOURNÉE



Un châtelet dans les faux bourgs

### SCÈNE I

VERDELET, LE PROVOST, GUIPON, TAILLEFER, archers.  
Maître CLEMENT, valet de bourreau.

VERDELET (au Provost)

Monsieur, c'est de la part du puissant Roi de France,  
Que je viens aujourd'hui vers vous, en diligence,  
Vous avertir d'aller, avec vos bandoliers,  
Saisir incessamment deux bannis conseillers ;  
Quand vous les aurez pris, d'en tirer la vengeance  
Que mérite, depuis longtemps, leur insolence.

LE PROVOST

De ce pas, je m'en vas parcourir tant de lieux,  
Qu'enfin j'enferrerai ces deux grands vicieux.  
Je les connois d'ailleurs hommes pleins d'avarice,  
Habiles à piller sous ombre de justice :  
Certes, si je les puis quelque part confiner,  
Je ne manquerai pas de les exterminer.

GUIPON

Quand nous les aurons pris, nous pouvons, sans enquête,  
Leur faire à tous les deux du cou tomber la tête ?  
Si je les puis saisir, je le dis franc et net,  
Ils perdront, parsembleu, le mal de leur bonnet.

TAILLEFER

De la commission je ne me sens pas d'aise,  
Il nous faut terrasser cette double punaise !  
Allons, Maître Clément, avec nous tu viendras ?

MAÎTRE CLÉMENT

Oui dà, je le veux bien ; mais y fera-t-il gras ?  
J'ai, ma foi, grand besoin d'une bonne pratique :  
Je ne gagne plus rien, j'en suis tout fantastique.  
Je m'en vas déroûiller un peu mes grands couteaux,  
Et, par précaution, porter tous mes cordeaux.

LE PROVOST

Etes-vous prêts, enfin ? Partons en diligence  
Vers ces deux ennemis déclarés de la France ;  
Il faut, les ayant pris, en prison les camper,  
Car ces gaillards pourroient fort bien nous échapper.

GUIPON

S'ils savent que vers eux va la maréchaussée,  
Ils ont, bien sûrement, l'âme de peur pressée.

MAITRE CLÉMENT

Tout beau ! parlons plus bas : nous faisons trop de bruit.

TAILLEFER

Nous allons bien aussi faire tantôt du fruit :  
Nous les régalerons, ma foi, de bonne sorte.

GUIPON

Je les mettrai tout nuds, ou le Diable m'emporte !

MAITRE CLÉMENT

S'ils sont bien résolus, s'ils veulent chamailler ?

LE PROVOST

En ce cas, il nous faut en pièces les tailler.

MAITRE CLÉMENT

Croyez-vous donc, Messieurs, qu'ils se laisseront faire ?

LE PROVOST

Te moques-tu de nous ? Non, je crois le contraire,  
Mais étant bien armés, et quatre contre deux,  
Nous ne pouvons manquer de venir à bout d'eux.

TAILLEFER

Je m'animerai, moi, vous verrez, comme quatre.

GUIPON

Je ne compte pas, moi, non plus rien en rabattre,  
Mon seul aspect les va tous deux faire trembler.

VERDELET

C'est vous avoir souffert enfin tous trop parler,  
Vous avez, dites-vous, tous beaucoup de courage :  
Dépêchez, donnez-m'en donc vite un gage,  
En méprisant la mort, pour obéir au Roi.

MAITRE CLÉMENT

A moi ne tiendra pas : je suis tout prêt, ma foi.

## SCÈNE II

LES DEUX CONSEILLERS

Les deux conseillers vont sortir de la ville. Il est nuit.

LE PREMIER CONSEILLER

Le grand Provost, dit-on, avec toute sa bande,  
Nous cherche aux environs.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Notre infortune est grande !

LE PREMIER CONSEILLER

Courage ! n'allons pas tomber entre leurs mains,  
Repoussons vivement ces archers inhumains.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Je ne suis pas d'avis de nous mettre en défense,  
Ce seroit le moyen d'aggraver notre offense :  
Nous ferons, croyez-moi, mieux de sortir d'ici,  
Tant que le Roi ne soit envers nous adouci.

## SCÈNE III

LES DEUX CONSEILLERS. — LE PROVOST ET LES ARCHERS

LE PROVOST

Qu'en pensez-vous, Archers ? Je crois que nous y sommes,  
Je ne me trompe pas : pour sûr, voilà nos hommes.  
Apprêtez-vous ; il faut me les bien épouster,  
S'ils ne se rendent pas, s'ils veulent résister.

LE PREMIER CONSEILLER

Pourquoi vous êtes-vous mis ainsi sous les armes ?  
Que cherchez-vous, Monsieur, avec tous vos gens d'armes ?

LE PROVOST

A vous emprisonner : j'en ai l'ordre du Roi.

LE PREMIER CONSEILLER

Ce bon sire, entends-tu, nous aime plus que toi.

GUIPON

Rendez-vous sans façons, point de rodomontades,  
Sinon, vous vous ferez donner maintes boutades.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Il s'agit de nous dire auparavant pourquoi.

TAILLEFER

Il suffit que ce soit la volonté du Roi.

LE PREMIER CONSEILLER

Retirez-vous : cessez de nous faire la guerre,  
Ou bientôt nous allons jouer du cimetière.

GUIPON

Vous irez aujourd'hui tous les deux en prison.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Vous voulez, je le vois, qu'on vous fasse raison.

LE PREMIER CONSEILLER

Courons sur ces ribauds, et leur perçons la panse.

LE PROVOST

Vous avez eu grand tort de vous mettre en défense ;  
Comptez que vous choquez très fort sa Majesté,  
Et aggravez par là votre déloyauté.Les deux Conseillers ferrailent contre les Archers : le Provost finit par désarmer  
le premier Conseiller.J'en tiens un : je saurai bien l'opposer de mordre ;  
Empêchez le second de faire aucun désordre.

LE DEUXIÈME CONSEILLER

Ne soyez pas si sots d'avancer d'un seul pas,  
Je vous mettrois, ma foi, tous les quatre à trépas !

LE PROVOST (aux Archers qui reculent)

Laissez-vous ainsi l'entreprise imparfaite ?

TAILLEFER

Je n'affronterai pas deux fois un tel athlète.

Le second Conseiller prend la fuite, et disparaît dans la nuit.

LE PROVOST

Je veux donc condamner ce vaurien promptement,  
Qui vient de me tomber aux mains, heureusement.

LE PREMIER CONSEILLER (garrotté)

En vain, j'ai cru me faire une stable fortune !  
La perfide est bien plus changeante que la lune.  
Je me croyais, hier, un soleil éternel,  
Et me vois aujourd'hui pris comme un criminel ;  
N'ai-je donc vu, si haut, ma tête respectée,  
Que pour, honteusement, la voir décapitée ?

GUIPON

Vos plaintes, mon ami, ne vous servent de rien ;  
Vous passerez le pas : vous le méritez bien.

LE PROVOST

Laisse-le va gémir, pleurer et se débattre,  
Il subira la mort : je ne puis en rabattre.

TAILLEFER

Voyez-vous comme il est superbement couvert ?  
Il faut le dépouiller d'abord nud comme un ver.

MAITRE CLÉMENT

Expédions-le avant, en vertu de la sentence.

LE CONSEILLER

Messieurs, n'aurez-vous pas pour moi quelque indulgence ?

LE PROVOST

On droit à présent que ce fût un mouton :  
Il n'a plus de fierté ; il a changé de ton ;  
Il ne se jette plus sur nous avecque rage.

LE CONSEILLER

N'aurez-vous point d'égards pour un grand personnage,  
Pour moi qui me faisois autrefois respecter,  
Et qui vous paroissais alors à redouter ?

GUIPON

Sans doute vous étiez gouverneur de province,  
Courtisan, conseiller et favori du Prince ;  
Mais comme vous pouviez alors nous surcharger,  
Nous pouvons bien aussi maintenant nous venger.

LE PROVOST

A quoi bon le tenir plus longtemps en balance ?  
Il faut, sans différer, passer à la sentence.  
Ne mérite-t-il pas d'être décapité ?

TAILLEFER

En doutez-vous ? jamais, moi, je n'en ai douté.

GUIPON

On ne peut laisser vivre un aussi grand coupable.

LE CONSEILLER

Messieurs, ay z pitié de mon sort lamentable.

## LE PROVOST

C'est faire un peu trop tard la lamentation ;  
 Vous n'aurez de ma part nulle compassion.  
 Vous mourrez. Pensez donc à votre conscience.  
 A genoux ! Je vous vas lire votre sentence !  
 " Etant de vos forfaits dûment préoccupé,  
 " Vous aurez, je l'ordonne, en peu le col coupé. "  
 Il est, maître Clément, en votre dépendance :  
 Faites-lui promptement subir cette sentence.

## MAITRE CLÉMENT

Dites donc, mon ami, dites votre *In manus*.  
 Que vous sert d'avoir tant grossi vos revenus ?

## LE CONSEILLER

Attends un peu, bourreau, donne-moi la licence  
 De me laisser parler à toute l'assistance :  
 S'adressant au peuple

Si vous faites, Messieurs, en quelque endroit, la loi,  
 Ou bien si vous avez à la cour quelque emploi,  
 N'allez pas, comme moi, donner dans l'avarice,  
 Comme moi, vous pourriez tomber dans l'injustice.  
 Gardez-vous bien de faire aucune exaction,  
 Vous auriez, à la fin, même punition ;  
 Car c'est pour cela seul que je suis au supplice.  
 — Tu peux faire, bourreau, maintenant ton office.

## MAITRE CLÉMENT

Çà donc, approchez-vous : c'est trop longtemps prêcher ;  
 Je m'en vas, d'un seul coup, la tête vous trancher.

Il lui coupe la tête, et la montre au peuple.

Adroitement je l'ai, voyez-vous, tronçonnée ;  
 J'en couperois, ma foi, cent dans une journée !

## GUIPON

Ce n'est pas trop pour moi d'en avoir le chapeau.

## TAILLEFER

Il faut donc que j'en aie aussi moi le manteau.

MAITRE CLÉMENT (*saisissant le manteau dont Taillefer s'est emparé*)  
 A coup sûr, il faudra que ce soit par justice !  
 Les hardes sont à moi, puisque j'ai fait l'office.



## SEPTIÈME JOURNÉE



En Bretagne. Un site sauvage, des rochers au milieu d'une forêt ; dans le fond, une grotte obscure, sur le bord d'un ruisseau fangeux. Un serpent monstrueux, le corps à moitié sorti de la caverne, semble guetter une proie.

## SCÈNE I

ARISTAN, GERVAIS, AOTOMIN, paysans bretons

## ARISTAN

Fuyons, mes chers voisins, où sommes-nous fourrés ?  
 Fuyons vite, autrement nous serons dévorés :  
 Quelle bête est-ce là ! mon Dieu ! qu'elle est mauvaïse !  
 Elle jette des feux plus grands qu'une fournaïse.

## AOTOMIN

Oh ! il vient ! Il n'est pas loin de nous d'un arpent.

## GERVAIS

J'ai déjà senti l'haleine du serpent,  
 Et puis vous assurer qu'atteint de son haleine,  
 On ne sauroit courir qu'avec beaucoup de peine.

Le serpent s'est élançé de la caverne, et a atteint Aotomin

A l'aide, mes amis, à l'aide ; ou je suis mort !

## ARISTAN

Cher voisin, je ne puis que déplorer ton sort !

## GERVAIS

Le pauvre Aotomin est mangé cul et tête !  
 Le serpent vous voyez, n'épargne homme ni bête,  
 Fuyons, cher Aristan, tirons-nous du danger.

## ARISTAN

Allons tous hors d'ici promptement nous ranger ;  
 Allons où vous voudrez, fût-ce en la Moscovie.  
 Au plus charmant pays je préfère la vie.

## GERVAIS

Allons trouver le Duc ; racontons-lui le cas ;  
 Peut-être pourra-t-il nous tirer d'embarras ?

## SCENE II

ARISTAN, GERVAIS, LE DUC DE BRETAGNE, CHEVALIERS  
et hommes d'armes de la suite du Duc

ARISTAN

Nous sommes, puissant Duc, dans de cruelles peines,  
A raison qu'aux Boschaux, près la ville de Rennes,  
Nous avons le malheur d'avoir un grand serpent,  
Qui sur gens, sur bestiaux, nuit et jour se répand ;  
Nous vous prions de faire à ce serpent la guerre,  
Sans cela nous allons tous quitter cette terre.

GERVAIS

Si ce monstre n'est pas, par vos soins, terrassé,  
De quitter ce pays on sera bien forcé.

LE DUC

Que ne m'avez-vous dit plus tôt cette nouvelle ?  
Vous ne craindriez plus cette bête cruelle

ARISTAN

Elle a mangé nos bœufs, nos vaches, nos moutons ;  
On n'en voit presque plus paître dans nos cantons.  
Elle fit, l'autre jour, d'Aotomin sa proie.  
Je ne veux, pour tout l'or, me trouver dans sa voie.

LE DUC

Quelle bête est-ce donc ?

GERVAIS

Je suis bien en suspens ;  
Je croirois toutefois que ce fût un serpent.

ARISTAN

On la croit de mortel venin tellement pleine,  
Qu'elle empoisonneroit, dit-on, de son haleine.

LE DUC

Elle ne vous fera désormais aucun tort :  
Venez-ça, chevaliers, allons la mettre à mort ;  
Chargeons cet animal qui vexe notre terre :  
Il est de notre honneur de lui faire la guerre.

UN CHEVALIER

J'irai, moi, puissant Duc, comme au plus grand bonheur,  
Car de la terrasser j'espère avoir l'honneur.  
Qu'un chacun donc, selon votre vouloir s'apprête ;  
Déjà je m'imagine affronter cette bête.

UN AUTRE CHEVALIER

Je suis prêt aussi, moi, sans contredit, d'aller  
Partout où vous voudrez, grand Duc, nous appeler.

UN TROISIÈME CHEVALIER

Partez ! quelle folie avez-vous dans la tête ?  
Je ne vois nul honneur à tuer une bête.  
Vous allez, dites-vous, de cent coups la charger ;  
Il n'est pas moins vrai qu'elle va vous manger.  
Quant à moi, j'aime mieux qu'on m'envoie aux galères,  
Et les veux préférer à de pareilles guerres.

LE DUC

Qu'est-ce donc, chevalier, qui puisse faire peur,  
Et vous frappe l'esprit d'une telle vapeur ?  
Vraiment vous passerez pour un homme de tête,  
De n'oser avec nous affronter cette bête !  
Vous viendrez avec nous, sinon je vous promets  
Que vous serez banni du pays pour jamais :  
Peut-être, si je crois en cela mon courage,  
Vous arrivera-t-il justement davantage,  
Car je vous pourrois bien faire décapiter ;  
Mais déterminez-vous vite à nous escorter.

LE CHEVALIER *lâche*

J'ai bien été plus loin même sans répugnance,  
Quand de vos ennemis on a tiré vengeance ;  
Mais quoi ! suis-je obligé de sortir du canton,  
Pour combattre un serpent plus méchant que Python ?

LE PREMIER CHEVALIER *(ironiquement)*

Ce n'est pas, puissant Duc, qu'il n'ait pas de courage,  
C'est pour vous faire voir qu'il est prudent et sage.

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Le brave champion, le noble chevalier !  
Il a bien moins de cœur, certes, qu'un poulailler !

LE PREMIER CHEVALIER

Par ma foi ! s'il pouvoit s'enfoncer dans la terre,  
Il iroit s'y cacher cent pieds, peur de la guerre ;  
Voyez, il ne peut plus presque la bouche ouvrir,  
A le voir, on diroit qu'il est près de mourir ;  
L'assurance qu'il a semble celle d'un lièvre ;  
Ne jugeroit-on pas qu'il tremble de la fièvre ?

LE DEUXIÈME CHEVALIER

S'il ne peut pas souffrir l'aspect seul d'une bête,  
Comment souffrira-t-il qu'on lui coupe la tête ?

LE PREMIER CHEVALIER

Ne croyez pas pourtant qu'il ait peur de sa peau !

LE CHEVALIER *lâche*

Dites toujours : autant en emportera l'eau.  
Pour moi je n'irai pas : vous avez beau me dire ;  
Allez-y, s'il vous plaît, vous reviendrez sans rire.

LE DUC

Vous ne voulez donc pas ce danger encourir ?

LE CHEVALIER *lâche*

Grand Dieu ! je suis fort mal ; je vas, je crois, mourir ;  
Puis-je, en un tel état, me mettre dans la lice ?  
Attendez donc, au moins, que je me rétablisse.

LE DUC

Sur l'heure ! ou vous serez décapité mardi.

LE CHEVALIER *lâche*

De ce cruel arrêt je suis tout étourdi :  
Est-il possible, o Dieu ! qu'il me faille, à cette heure,  
M'engager au combat, qu'il faille que j'y meure !

LE PREMIER CHEVALIER

Je crois que, tant la peur le fait se replier,  
Il n'occuperait pas la bourse d'un denier.

LE DUC

Qui vous peut, chevalier, faire ainsi perdre cœur ?  
Vous vous en reviendrez, j'en suis très sûr, vainqueur.  
Or sus donc, qu'un chacun s'apprête en diligence,  
Qu'un chacun soit armé d'un sponton, d'une lance :  
A moi, porte-étendard : A moi, porte-guidon !  
Je veux même qu'on marche avec un grand fradon.

LE PORTE-ÉTENDARD

Allons exterminer la bête venimeuse :  
Si je la joins jamais, je la tiens malheureuse !

LE PORTE GUIDON

Mon sabre de Damas va la faire pâmer ;  
Il me semble déjà contre elle m'escrimer.

LE PREMIER CHEVALIER

Dès que je la verrai, j'irai tout droit vers elle ;  
Je n'en veux pas laisser, non, la moindre parcelle.

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Je ne veux ni manger, ni dormir, sur ma foi !  
Qu'elle n'ait respiré pour la dernière fois.

LE CHEVALIER *lâche*

Je vas ; mais, malgré moi, certainement je tremble :  
Pensez-y, ce serpent est pire qu'il ne semble.  
Ah ! si j'avois prévu cette expédition,  
J'eus quitté le pays et la profession !  
Je me tiendrai toujours dedans l'arrière-garde ;  
Et si, sur le devant, cette bête se darde,  
Je ne manquerai pas, certes, de m'encourir,  
Car je n'ai point envie encore de mourir.

LE PORTE-ÉTENDARD

Nous sommes aux Boschoux : fouillons, faisons la quête,  
N'est-ce pas dans ce trou que gîte cette bête ?

Une partie de la troupe entre dans la caverne, et en sort quelques instants après.  
Le serpent les poursuit, et tout le monde prend la fuite.

AUGIER

Garde à vous ! Fuyez tous à pas démesurés,  
Sans cela vous serez dans peu tous dévorés !

GALLIEN

La bête vient vers nous, afin d'être assouvie,  
Si nous ne fuyons pas, c'est fait de notre vie ;  
Vous entendez déjà d'ici son sifflement,  
Vous allez bientôt voir suivre l'embrassement.

LE PORTE-ÉTENDARD

Il étoit temps de fuir, car, lorsque cette bête  
A vers nous élevé deux ou trois fois la tête,  
J'ai vu, je vous l'assure, autour de ces hameaux,  
Bien des hommes périr et bien des animaux.

LE PREMIER CHEVALIER

Elle va de ce lieu faire une solitude.

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Elle va tout manger ; c'est une certitude !

LE DUC

Si Dieu ne fait périr ce serpent inhumain,  
Bien inutilement l'homme y mettra la main.

LE CHEVALIER *lâche*

Eh bien ! donc, Monseigneur ! je suis ravi qu'on sache  
Que vous avez grand tort de me traiter de lâche !

## SCENE III

## ARMEL ET SES DISCIPLES

On voit encore la suite du Duc qui s'éloigne précipitamment, quand Armel et ses Disciples paraissent de l'autre côté.

ARMEL

Nous sommes en Bretagne : il nous reste, en rampant,  
A gagner la caverne où gîte le serpent.

LE PREMIER DISCIPLE

Ah ! quel affreux désert ! voudriez-vous, cher Maître,  
Nous faire demeurer en un lieu si champêtre ?  
Vous voyez que les champs en sont tout désolés,  
Les buissons, tout autour, entièrement brûlés ;  
Nous irons, en un mot, si vous voulez m'en croire,  
Chercher ailleurs de quoi vivre, manger et boire.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Maître, n'y demeurons pas même un jour entier,  
On n'y voit nulle part, aucun arbre fruitier.

ARMEL

Hommes de peu de foi ! craignez-vous la famine ?  
Vous vous méfiez donc de la bonté Divine :  
Voulez-vous résister au bon plaisir de Dieu ?

LE PREMIER DISCIPLE

J'ai soif : je ne vois point de fontaine en ce lieu ;  
Maître, je n'en puis plus, tant j'ai besoin de boire.

ARMEL

Ne faut-il pas souffrir pour entrer dans la gloire ?

LE PREMIER DISCIPLE

C'est vrai ; mais, après tout, je souffre étrangement :  
Maître, si je ne bois, je meurs dans le moment.

ARMEL (à genoux)

Doux Jésus ! qui pour nous sur le mont du Calvaire,  
Avez voulu souffrir la mort la plus amère ;  
Vous pauvres serviteurs sont dans l'affliction,  
N'écoutez-vous pas leur supplication ?  
Vous nous voyez, Seigneur, dans cette vaste plaine,  
Tous réduits aux abois faute d'une fontaine ;  
Nul ne pouvant que vous, Seigneur, nous soulager,  
Vous voudrez bien, je crois, nous tirer du danger ;  
Suffit, pour attirer sur nous votre clémence,  
Que vous n'ignoriez pas notre extrême indigence.

Il enfonce son bâton dans le sol, et il en jaillit une fontaine abondante.

Voyez-vous, mes amis, comme le Tout-Puissant  
Veut bien nous soulager dans ce besoin pressant :  
Il nous donne aujourd'hui, du centre de la pierre,  
Une eau, vous le voyez, et très pure et très claire.  
En en buvant, songez qui vous a satisfait,  
Et n'oubliez jamais un semblable bienfait.

LE PREMIER DISCIPLE

Votre Majesté sainte à jamais soit servie,  
O mon Dieu ! car cette eau va me rendre la vie.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Dieu soit béni ! La soif me faisoit dessécher,  
Non, je ne pouvois plus, tant j'avois soif, marcher.

ARMEL

Il faut mettre, en chrétien, toute sa confiance  
En Dieu seul, qui pourvoit à notre subsistance ;  
Voyez-vous combien bon notre Seigneur nous est :  
« *Timentibus Deum nihil unquam deest.* »

## SCENE IV

ARMEL, ses DISCIPLES, COLIN et GAUTHIER, paysans

Les paysans emportent leurs hardes et leurs objets les plus précieux.

COLIN

Entends-tu, dis, Gauthier ? es-tu fol, es-tu sage ?  
Crois-tu me faire ici t'attendre davantage ?

GAUTHIER

Attends-moi, cher Colin. Que ferois-je ici ? Rien,  
La guivre ayant mangé ce que j'avois de bien.

COLIN

Ma foi, si tu n'es fol, il faut que tu sois ivre,  
De te presser si peu que tu fais à me suivre.  
Tu m'as déjà fait trop rester ici longtemps ;  
Je ne veux plus rester : la voici, je l'entends.

GAUTHIER

Je me vois, à ce coup, obligé de te suivre,  
Je crains plus que la mort cette maudite guivre.

ARMEL

L'objet que vous fuyez est-il donc si frappant ?

COLIN

Oui, Monsieur, nous fuyons un furieux serpent,  
Qui vient tout droit ici, la gueule empoisonnée :  
Fuyons, ou nous allons passer mal la journée.

GAUTHIER

Ce malheureux serpent nous a mis à gueuser !

ARMEL

D'où s'est-il attiré ; qui vous l'a pu causer ?

COLIN

Nous n'en avons, Monsieur, aucune connaissance.

ARMEL

Ne pourroit-on pas dire, avec quelque apparence,  
Que c'est un mal d'en haut, une punition,  
Due au péché qui règne en votre nation ?  
Quelle loi suivez-vous ? Est-ce la loi chrétienne ?

COLIN

Nous suivons la meilleure, et c'est la loi payenne.

ARMEL

O pauvres malheureux ! O pauvres forcenés !  
Sachez qu'en la suivant vous serez tous damnés.  
Croyez-moi, ce serpent est à votre patrie  
Le juste châtement de son idolâtrie :  
N'espérez nullement en être déchargés,  
Que vous ne vous soyez entièrement changés.

GAUTHIER

Laissons-le sermonner, puisqu'il faut qu'il sermonne ;  
Après tout notre loi n'est ni plus ni moins bonne.

ARMEL

Je vous mets au défi : courez prier vos dieux,  
Elevez vers leur ciel et vos mains et vos yeux,  
Nous verrons si vos vœux et vos pieux offices  
Vous les procureront, à la fin, si propices  
Qu'ils daignent délivrer ce pays du dragon,  
Devant qui vous fuyez. Je suis certain que non.

*Les paysans se mettent en posture de prier.*

Ils vont voir du démon l'insigne tromperie,  
Et se dégoûteront de leur idolâtrie.

LES PAYSANS (*criant à haute voix*)

*Baal, exaudi nos ! Baal, exaudi nos !*

ARMEL

Vous ne sauriez vous faire entendre, mes amis,  
Criez plus haut, vos dieux sont peut-être endormis.

COLIN

Nous venons de tâcher de nous rendre propices  
Nos dieux, et par des cris, et par des sacrifices :  
Ils sont ou sans pouvoir, ou sans bonté, nos dieux,  
Je le crois : car enfin nous n'en sommes pas mieux,  
Il faut nous recevoir, Monsieur, je vous supplie,  
Dans votre loi : la nôtre est la pure folie.

ARMEL

Comptez, mes bons amis, qu'à moi ne tiendra pas ;  
La charité me porte à vous tendre les bras :  
Mais qu'un chacun de vous, au préalable, sache  
Qu'un vrai chrétien ne doit avoir aucune tache ;  
Qu'il doit être un enfant, par son humilité,  
Et mourir, en Jésus, à toute vanité.

GAUTHIER

Vous aurez, s'il vous plaît, Monsieur, la complaisance  
De nous bien expliquer cette triple sentence.

ARMEL

Je compte, vous verrez, prendre tous les moyens,  
Capables de vous rendre, en peu, parfaits chrétiens ;  
Maintenant voulez-vous éviter votre perte ?  
N'allez pas recevoir en vain la grâce offerte.

GAUTHIER

Faut-il, comme ceux-ci, vous suivre en tous les lieux ?

ARMEL

Non, il faut seulement renoncer aux faux dieux ;  
Loin de vous proposer désormais leurs exemples,  
Les avoir en horreur, et démolir leurs temples.

*Il aperçoit un autel payen à quelques pas d'eux.*

Au nom d'un seul vrai Dieu, tout-puissant, immortel,  
Allez d'abord jeter par terre cet autel.

*Les paysans jettent à terre les statues des faux dieux.*

COLIN

Hors d'ici, Jupiter, et vous aussi, Diane,  
J'ai eu trop de respect pour une courtisane !

GAUTHIER

Je vais aussi te prendre au collet, Apollon,  
Et te précipiter au fond de ce vallon.

ARMEL

Ça donc ! souhaitez-vous recevoir le Baptême ?

COLIN ET GAUTHIER *(ensemble)*

Oui-dà, nous en avons tous un désir extrême.

ARMEL

L'Évangile m'apprend qu'avant de baptiser,  
Sur certains points de foi je dois dogmatiser.  
Croyez-vous un seul Dieu, vivant, en trois Personnes,  
Saintes également, et pareillement bonnes ?  
Croyez-vous un Seigneur, appelé Jésus-Christ,  
D'une Vierge enfanté, conçu du Saint-Esprit ?  
En un mot, croyez-vous fermement, sans feintise,  
Tout ce qu'enseigne et croit notre Mère, l'Église ?

GAUTHIER

A croire tous ces points nous sommes disposés.

ARMEL

Approchez, mes amis : vous serez baptisés.  
Demandez au Seigneur, mais avec confiance,  
Pardon de vos péchés, faites-en pénitence.  
Je vous baptise, ainsi que l'a dit Jésus-Christ,  
Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit.

COLIN ET GAUTHIER *(qui s'étaient agenouillés, se relèvent)*

Nous vous sommes, Monsieur, grandement redevables ;  
Nous devons ce bienfait à vos soins charitables.

ARMEL

Rapportez, mes amis, tout au seul Crucifix,  
C'est de lui que vous vient un don d'un si grand prix.

LE PREMIER DISCIPLE

Maître, plus je vous suis, et plus j'aime à vous suivre ;  
J'irois très volontiers, avec vous vers la guivre.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Avec vous, aussi moi, je suis prêt à partir.

ARMEL

Attendons s'il lui plaît de son gîte sortir.

GAUTHIER

Nous avons tous en Dieu beaucoup de confiance.

ARMEL

Vous verrez, à coup sûr, éclater sa puissance.

COLIN

Pour moi, sans être armé, je n'irai nullement  
M'exposer à périr trop misérablement.

ARMEL

Est-ce ainsi, mon ami, que vous êtes fidèle ?  
Un fidèle peut-il avoir si peu de zèle ?  
Vous n'avez nul besoin de ferrement coupant,  
Dieu saura bien, sans vous, détruire ce serpent.

GAUTHIER

Je serois un poltron, un indigne de vivre,  
Si je ne voulois pas, en ce cas-là, vous suivre.

ARMEL

Je veux, dans vos esprits, passer pour imposteur,  
Si je ne détruis pas cet ancien séducteur.  
Croyez-moi, je ne fais ici nulle hyperbole,  
Quand j'aurai mis au col du monstre mon étole,  
Vous l'allez, pour sûr, voir, plus doux qu'un tendre agneau,  
Se laisser à l'instant précipiter dans l'eau.

COLIN

Ah ! le voici qui vient à nous la gueule ouverte ;  
Nous sommes à deux doigts proches de notre perte.

ARMEL

Quoi donc, mes bons amis, faut-il vous encourir ?

GAUTHIER

Non, Père, nous voulons tous avec vous mourir.

ARMEL

Je m'en vas, à vos yeux, l'exterminer sans peines.

COLIN

La peur fait que le sang se glace dans mes veines.

ARMEL

Il va au-devant du monstre, qui se couche à ses pieds : il lui passe au cou son étole, et lui ordonne de se précipiter dans l'eau, en disant :

« *Demergere in flumen, tibi dico, serpens; neque deinceps  
« cuiquam noceas: in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* »

GAUTHIER

Par votre main, Monsieur, par votre puissant bras,  
Nous voilà délivrés d'un terrible embarras !

COLIN

Oui, nous voilà tirés d'une grande misère,  
Par vos bons soins, Monsieur, et par votre prière.

GAUTHIER

A votre seule voix il a paru dompté,  
Et s'est, sans résistance, à l'eau précipité.

ARMEL

Remerciez Jésus, Tout-Puissant Roi de gloire,  
Qui seul sur le serpent a remporté victoire.

GAUTHIER

C'est toutefois par vous qu'il nous a fait ce bien.

ARMEL

Je m'en vas retourner, très chers, à Penohen.  
Peut-être il s'y sera glissé quelque désordre,  
Il faut absolument aller y mettre l'ordre.  
Les ayant, comme vous, tous instruits dans la loi,  
Je veux voir s'ils sont tous bien fermes dans la foi.

COLIN

Si vous vous en allez, Maître, qu'allons-nous faire ?  
Nous allons, vous perdant, perdre notre lumière.

ARMEL

Il me faut, de rechef, aller en ce pays,  
Pour quelque peu de temps. Au revoir, mes amis.

GAUTHIER

Si vous nous délaissez en cette conjoncture,  
Nous allons bien gémir, Maître, je vous assure ;  
Vous perdant, nous perdons notre unique support !

ARMEL

Consolez-vous, dans peu vous me verrez encor.

## INTERMÈDE



## L'ENFER

LUCIFER, SATAN, BEELZÉBUTH

SATAN

Nous ne possédions plus, dans toute la Bretagne,  
Qu'un seul petit canton d'une affreuse campagne ;  
Armel, notre ennemi, vient de nous l'enlever.  
C'est enfin le souffrir trop nous faire endéver !  
Il faut incessamment mettre ordre à cette affaire,  
Il pourroit bien, partout, sans cela, nous défaire ;  
Surtout informons-en au plus tôt Lucifer :  
Peut-être n'en a-t-il rien oui dans l'enfer.

BEELZÉBUTH

Depuis bien cinq cents ans, je n'ai pas de mémoire,  
D'en avoir vu qui sût tant que lui le grimoire ;  
Dès qu'il a délivré ce pays du serpent,  
Tous s'y sont convertis à la Foi, dans l'instant.

SATAN

C'en est fait, Lucifer, c'est fait de ton empire,  
Armel vient d'achever vraiment de le détruire ;  
Ce prêtre a tant prêché ceux qui suivoient ta loi,  
Qu'ils tournent tous le dos pour embrasser la Foi.

LUCIFER

O les puants paillards ! O les vilains infâmes !  
N'aurez-vous donc jamais plus de cœur que des femmes !  
Un misérable prêtre a vaincu Lucifer !  
Je redouble pour vous les tourments de l'enfer !



## HUITIÈME JOURNÉE



En Bretagne. — D'un côté, une église ; de l'autre, un manoir.

## SCENE I

## ARMEL ET SES DISCIPLES

ARMEL

Votre santé paroît être un peu mal menée :  
Nous venons tous de faire une grande journée  
Mais aussi nous voilà près de notre coucher,  
J'aperçois Penohen, j'en connois le clocher.

LE PREMIER DISCIPLE

Certes, je suis lassé : je le dis sans feintise.

ARMEL

Courage, mes amis, rendons-nous à l'église.

## SCENE II

GUIBOURG

Armel est de retour, dit-on, en ce pays :  
Ah ! c'est bien le meilleur d'entre tous mes amis !  
Je n'ai su qu'il étoit ici, que tout à l'heure.  
Je tarde à le prier d'y faire sa demeure ;  
Je fais vœu de pourvoir seul à son entretien,  
Y dussé-je employer la moitié de mon bien ;  
Convaincu que je suis, par mon expérience,  
Que c'est un saint doué d'une rare prudence.  
Je veux, à quelque prix que ce soit, le porter  
A vouloir désormais avecque nous rester.  
Il est probablement en prière, à l'église,  
Je m'en vais l'y trouver, sans aucune remise.  
Ah ! je vois mon ami ! Plantateur de la Foi,  
Soyez le bienvenu ! De grâce, embrassez-moi.

## SCENE III

## ARMEL, SES DISCIPLES, GUIBOURG

ARMEL

J'avois, mon cher ami, de vous voir grande envie ;  
Si vous vous portez bien, j'en ai l'âme ravie.

GUIBOURG

Je n'ai pas, de longtemps, eu le moindre des maux,  
Et vous autres, Messieurs, êtes vous bien dispos ?

LES DEUX DISCIPLES (ensemble)

Nous nous portons tous deux fort à votre service.

GUIBOURG

Vous êtes fatigués : entrez dans mon hospice ;  
Et là vous me direz, chacun à votre tour,  
Ce que vous avez vu, demeurant à la cour.

ARMEL

On n'y sauroit trouver à présent aucun vice ;  
J'ai tout mis au niveau d'une juste police.

GUIBOURG

Qu'avez-vous fait ailleurs, nommément aux Boschaux ?

ARMEL

J'ai détruit un serpent qui causoit bien des maux.  
Les manants ont reçu de ma main le Baptême ;  
Il en faut rendre grâce à la bonté suprême.

GUIBOURG

Si vous ne vous étiez en ce pays rendu,  
Il étoit sûrement, sans ressource, perdu.  
Comme nous, il vous est grandement redevable ;  
Nous serions tous, sans vous, sous l'empire du diable.  
Par un juste retour, et par bonne amitié,  
Je vous veux de ma terre assigner la moitié ;  
Qu'elle soit à jamais de votre nom nommée.  
Et pour toujours ainsi Plo-Armel surnommée.  
Demeurez en ce lieu : faites-nous ce plaisir ;  
Car je souffrirais trop de vous en voir sortir.

ARMEL

Je vous suis, cher Guibourg, d'autant plus redevable  
Que je me trouve moins de vous servir capable :

J'en ai pourtant, comptez, un sincère désir,  
Et, si je puis, en tout, je vous ferai plaisir.  
Je ne m'en irai point, je vous le certifie,  
Je veux finir ici, s'il plaît à Dieu, ma vie.

GUIBOURG

Je vous en veux, Armel, faire bonne raison :  
Messieurs, encore un coup, entrez dans ma maison.

La nuit est venue : une clarté merveilleuse illumine tout-à-coup l'obscurité.  
Armel semble écouter avec ravissement une voix céleste. Guibourg est entré dans la maison.

RAPHAEL (personnage invisible)

Aujourd'hui je vous viens, éclatant de lumière.  
Comme un des habitants de la céleste sphère.  
Vous dire, de la part de mon Maître et mon Dieu,  
Qu'en peu vous cesserez de vivre en ce bas lieu ;  
Et que, quand vous aurez quitté cette contrée,  
Vous serez à l'instant reçu dans l'empyrée :  
Et, loin de vous laisser par la crainte saisir,  
Vous vous en devez faire un sensible plaisir.

ARMEL

On vient de m'annoncer, j'en suis ravi de joie,  
Qu'aujourd'hui je mourrai, pour que mon Dieu je voie :  
Je suis, mes compagnons, proche de mon retour,  
Il faut en avertir mon bon ami Guibourg.

LE PREMIER DISCIPLE

Je n'avois vu jamais une lueur plus claire :  
Que vous signifioit cette grande lumière ?

ARMEL

C'est un Ange du ciel qui vient de m'avertir  
Que je dois aujourd'hui de ce monde sortir.

LE PREMIER DISCIPLE

Maître, vous nous donnez un cruel coup de foudre !  
A vous quitter si tôt je ne puis me résoudre.

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Aurez-vous bien le cœur, Maître, de nous quitter ?

ARMEL

Il faut, mes bons amis, en Dieu nous conforter :  
Il le veut : c'est assez ; prenez-en patience,  
Et me laissez songer, seul, à ma conscience.

Allez voir si Guibourg me voudra bien aimer,  
Jusqu'à vouloir mon corps en après inhumer.  
Mais le voici qui vient tout droit à nous se rendre.  
Dieu m'a, mon cher ami, dans l'instant, fait entendre  
Qu'aujourd'hui je devois mourir certainement.  
Ayez soin, s'il vous plaît, de mon enterrement.  
Je crois vous devoir faire une expresse défense,  
De faire aller trop loin, en ce cas, la dépense.

GUIBOURG

Grand Dieu ! vous ne faisiez que de me l'accorder.  
Pourquoi le venez-vous, sitôt, redemander ?  
Ne suis-je point sujet à quelque horrible vice,  
Qui me rende, ô mon Dieu, digne d'un tel supplice ?  
Sa mort me va, Seigneur, grandement attendrir,  
Je vas, si vous n'avez pitié de moi, mourir !

ARMEL

Cher ami, c'est montrer un peu trop de faiblesse,  
Que vous laisser ainsi pénétrer de tristesse :  
Absolument, quand c'est la volonté de Dieu,  
Il faut s'y conformer, en tout temps, en tout lieu.

GUIBOURG

Quelque triste que soit pour moi cette aventure,  
Je n'aurai pas moins soin de votre sépulture :  
Je compte faire tout à votre volonté :  
Où sera votre corps, après la mort, porté ?

ARMEL

Je veux abandonner tout à la Providence ;  
Vous aurez seulement pour moi la déférence  
De me faire hardiment en la terre jeter,  
Où les deux bœufs trainant mon corps voudront rester.

LE PREMIER DISCIPLE

Pauvres brebis, hélas ! sans pasteur égarées,  
Nous allons désormais être mal pâturées !

LE DEUXIÈME DISCIPLE

Outre qu'il nous comblait de mille et mille biens,  
Il nous rendait heureux par ses doux entretiens.

ARMEL

Je m'en vas, mes amis, me coucher ici proche,  
Je n'en puis plus ; la mort, certainement, approche.  
Descendez, s'il vous plaît, soyez à mon trépas,  
Et m'aidez à bien faire un si rigoureux pas.

Armel se couche.

Doux Jésus, mon Sauveur, sainte Vierge Marie,  
 Ne m'abandonnez pas, maintenant, je vous prie !  
 Faites que notre Dieu veuille avoir la bonté  
 De ne me traiter point comme j'ai mérité.  
 Et vous, grand saint Michel, daignez aussi descendre,  
 Entre vos saintes mains je veux mon âme rendre.

Armel expire... Les disciples et Guibourg poussent des cris de douleur.

SAINT-MICHEL (*personnage invisible*)

Loin de pleurer d'Armel davantage la mort,  
 Il faut vous réjouir de son bienheureux sort.  
 Son âme est, sachez tous, du bonheur assurée,  
 Je viens de la placer dans le ciel empyrée.  
 Son corps, non seulement dans cette nation,  
 Mais bien partout, doit être en vénération.  
 Bannissez donc aussi de vos cœurs la tristesse  
 Dilatez-les, enfin, par un chant d'allégresse.

FIN

ERRATA

- p. 7, Prologue, vers 9 — lire :  
*Ce grand Saint s'employa, dans sa vie mortelle,*
- p. 39, vers 13 — lire :  
*Avec eux nous devons un jour régner aux cieux*
- p. 58, vers 3 — lire :  
*Ma femme, je le crois, m'accolera très fort.*
- p. 59, vers 3 — lire :  
*Vous examinerez tantôt notre propos*
- p. 60, vers 16 — lire :  
*Le venin que bientôt s'en vont vous présenter*

## TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Prologue</i>	p. 7
<i>Première Journée</i> – St Armel dit adieu à l'Angleterre.	p. 8
<i>Intermède</i> – Le Ciel.	p. 15
<i>Deuxième Journée</i> – Traversée de St Armel et de ses disciples.	p. 16
<i>Intermède</i> – L'Enfer.	p. 20
<i>Troisième Journée</i> – Arrivée de St Armel Émoi du duc de Bretagne. Projet du roi de France.	p. 25
<i>Quatrième Journée</i> – St Armel convertit des païens.	p. 29
<i>Cinquième Journée</i> – St Armel à la cour du roi de France.	p. 52
<i>Sixième Journée</i> – Exécution des ennemis de St Armel.	p. 65
<i>Septième Journée</i> – St Armel fait périr la Guivre.	p. 71
<i>Intermède</i> – L'Enfer.	p. 83
<i>Huitième Journée</i> – Mort de St Armel.	p. 84

